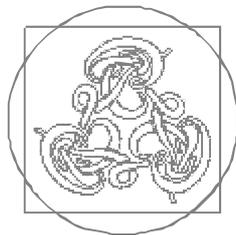


Gaston Leval

# Éléments d'éthique moderne



**Groupe Maurice-Joyeux**  
Paris 2003

# Éléments d'éthique moderne

Le texte que nous proposons au lecteur dans les pages qui suivent est la reproduction intégrale de celui publié pour le compte des Éditions du groupe socialiste libertaire en 1961.

Groupe Maurice-Joyeux

*Les sujets traités dans cette brochure méritaient de plus amples développements, d'autres auraient dû être abordés. Le manque de temps, et de ressources du groupe éditeur, ont obligé l'auteur à se circonscrire dans les limites ainsi imposées. Le lecteur voudra bien en tenir compte.*

*La tragédie du monde, c'est précisément l'inadaptation de l'homme à ce rythme vital qui ne se mesure pas au battement de son propre cœur, mais à la rotation vertigineuse des turbines, et d'ailleurs s'accélère sans cesse... L'Homme moderne, même au prix de contorsions effroyables, ne réussit plus à garder son équilibre sur cette boule enragée.*

BERNANOS.

*Quelle triste époque que celle où il est plus difficile de briser un préjugé qu'un atome !*

EINSTEIN.



## Nécessité et rôle de l'éthique

Nous traversons une période historique où, particulièrement dans les nations les plus avancées du point de vue organisation matérielle, les esprits sont, en grande partie, désaxés par des inquiétudes filles du désarroi où nous plonge l'évolution ultra-rapide qui s'accomplit dans certains domaines. Des progrès foudroyants s'opèrent en science pure, en science appliquée, dans toutes les techniques. Ce qui, il y a un siècle, demandait cent heures de travail n'en demande plus qu'une. Dans les industries, l'agriculture, les moyens de transports et autres activités, l'augmentation des rendements stupéfie, la rapidité d'exécution cause l'admiration. Il en résulte une première conséquence : la masse des produits obtenus et l'extrême facilité des déplacements renouvellent sans cesse les biens consommables et les sensations éprouvées. D'où une conception trépidante de la vie qui s'étend à tous les domaines, un besoin de changement perpétuel, qui semble obligatoire. Et de même que les modèles de vêtements, d'automobiles ou d'avions, de frigidaires et de machines à laver, d'appareils de radio et de télévision se succèdent sans arrêt, cette avalanche de nouveautés qui caractérise le monde scientifique et la vie quotidienne entraîne un désir de rénovations s'étendant au domaine moral.

Or l'instabilité intellectuelle procédant par à-coups successifs ne pose pas directement de problèmes graves à l'harmonie du développement, et surtout du comportement humain. Mais il n'en est pas de même de l'instabilité morale, et l'influence exercée par la première sur la deuxième est un des plus graves problèmes de notre époque.

Il est bon de remettre en cause les normes que l'on a cru justes, les vérités tenues pour indiscutables. C'est par des rectifications, des modifications, des apports nouveaux que l'humanité a progressé et progresse, par le désir, la volonté d'aller toujours plus haut, toujours plus loin, vers le mieux. Mais l'erreur très répandue est de croire que le nouveau est toujours le mieux et qu'il y a comme une espèce de déshonneur à ne pas apporter et faire triompher constamment des principes inédits.

D'où, par exemple, en esthétique, cette frénésie d'innovations et d'écoles qui le plus souvent sombrent dans la laideur et le ridicule, en croyant apporter des valeurs inconnues après avoir écarté celles jusqu'alors existantes. En peinture, en sculpture particulièrement, nous assistons à des contorsions démentielles. Combien d'inepties horripilantes nous sont présentées sous prétexte de dépasser des règles esthétiques qui, de Phidias à Rodin ou du Titien à Renoir, ont cependant fait leurs preuves ! Chaque génération, chaque école nouvelle prétend

apporter une vision renouvelée des choses, des concepts nouveaux, une sensibilité particulière. Dans cinq siècles, et à trente ans par génération (nous ne comptons pas les vagues intermédiaires ou les amalgames), cela donnera dix-sept révolutions esthétiques successives. Multipliez par les écoles. Que peut-il en résulter, sinon le déséquilibre permanent, le chaos et le néant ?

La désintégration de la matière, et la menace de désintégration du globe semblent mener à la désintégration de l'esthétique et des valeurs morales dans les arts et dans toutes les manifestations de la vie. Au long des civilisations passées, le bien, le beau, le juste, le vrai, la bonté, la dignité, le respect de la parole donnée ont guidé positivement les hommes et dicté un ensemble de comportements. La conception de chacune de ces valeurs s'est modifiée selon l'évolution des esprits et des sociétés mais, à part les hors-la-loi sociale, l'ensemble reconnaissait le besoin des principes d'où étaient issus les rapports nécessaires à la vie collective, à l'évolution vers des formes plus parfaites. Pendant une longue période de l'histoire, pendant, pourrait-on dire, la période pré-scientifique, les concepts moraux s'inspiraient uniquement de ces principes qui souvent constituaient une partie importante de la substance des religions. Mais avec l'apparition des connaissances plus systématiques, plus amples et profondes, nées de la recherche et de l'expérience accumulée, avec l'influence exercée par les sciences physiques sur les idées morales, des bouleversements se produisent, qui entraînent les phénomènes d'instabilité dont nous avons parlé.

Le transformisme, puis l'évolutionnisme ont ouvert des horizons mentaux qui ont répercuté sur les conceptions mêmes de la morale ; puis on a jeté par dessus bord transformisme et évolutionnisme, et le mutationnisme est apparu. La matière semblait immortelle, or on découvre qu'elle peut disparaître, et qu'en tout cas elle n'est que de l'énergie condensée, ce qui fait mentir — Le Dantec l'avait déjà montré — le postulat fameux : "rien ne se crée, rien ne se perd". Le freudisme a donné la clef — souvent discutable — de bon nombre d'attitudes. La biologie nous montre ce qu'il y a d'incertain dans de nombreux phénomènes vitaux... Et ces découvertes passionnantes, mais déroutantes pour les assoiffés de certitude, expliquent aussi en partie le retour à la religion, qui est stable, même si elle est discutable. En tout cas, elles ne contribuent pas peu à dévoyer ceux pour qui la vérité n'existe pas et qui, dans le domaine moral, introduisent le nihilisme auquel ils sont arrivés.

Eh bien, non ! Sans valeurs morales permanentes, et qui ne changent pas dans leur essence ni dans leurs buts, sans loyauté, sans droiture, sans confiance mutuelle, sans entraide, sans justice, sans responsabilité individuelle et collective, aucune société ne peut durer. Que les sciences dites exactes soient bouleversées tous les dix ans, que le niveau économique des nations s'élève ou ne s'élève pas, que la structure sociale du monde soit socialiste ou capitaliste, que les rapports entre les sexes deviennent ou non plus libres, aujourd'hui comme au temps de Ramsés II ou des époques claniques, dans cent ou dix mille ans, la nécessité d'établir, de définir les concepts généraux du bien et du mal, du juste et de l'injuste, de ce qui est utile ou nuisible à l'ensemble social et au bonheur, à la dignité de l'homme, a été, est et sera plus impérieuse que tout le reste, sous peine de dissolution, de déliquescence où chacun subira le sort des damnés.

Même du point de vue social, les problèmes présentent avant tout un caractère moral. La suppression de la misère et l'accèsion à l'égalité économique qui font de plus en plus partie des grands buts de notre siècle répondent avant tout à une évolution de la conscience humaine. Elles ont été un idéal avant de s'inscrire dans le cadre de doctrines rationnelles dont les éléments scientifiques sont, du reste, toujours discutés et discutables. Avant d'avoir formulé la doctrine qui est devenue le marxisme, Marx était révolutionnaire ; il l'était aussi avant la découverte du matérialisme historique, avant d'énoncer la loi de concentration du capital — si relative. Après avoir dénoncé l'aliénation religieuse et l'aliénation politique de l'homme, il faut, écrivait-il, combattre l'aliénation économique. *Il le fallait* parce que c'était un devoir moral. Même si l'évolution de la structure économique de la société ne lui était pas apparue selon ce qu'il y a vu, ou cru voir, il eût été socialiste comme le furent avant lui tous ceux qu'Engels qualifia d'utopistes. L'utopie précède toujours les créations rationalisées. Dans le domaine social, elle n'est pas seulement fruit de l'imagination, elle est fille des sentiments les plus nobles sans lesquels tout est avili.

Aucun problème humain ne peut se résoudre sans humanité. Quand la doctrine, la stratégie, la tactique, la politique écartent la pratique permanente de la moralité, les plus belles doctrines deviennent prétextes à de hideuses réalités. Il est indiscutable que le perfectionnement des techniques a favorisé l'accomplissement de nobles aspirations, mais il fallait que celles-ci préexistent, pour guider l'humanité vers de plus hauts destins ou simplement de meilleurs comportements. Les galères et la presse — enrôlement forcé des matelots — ont pu disparaître complètement quand la machine à vapeur a remplacé la marine à voile, mais c'est insulter l'homme que donner pour seule raison de cette disparition l'application des découvertes de James Watt à la navigation. D'assez nombreuses campagnes avaient été menées pour que le problème fût posé, et résolu à mesure des possibilités pratiques. Le mobile humain fut avant tout moral. Le moteur à vapeur fut l'élément technique.

Les réformes du droit pénal, la suppression de la torture — dont subsistent des restes dénoncés par des gens qui n'obéissent pas à des raisons matérielles — l'amélioration des conditions d'incarcération et des régimes pénitentiaires, la lutte contre la peine de mort, tout ce chapitre si important de la vie des peuples et des sociétés ont aussi été et sont l'œuvre d'écrivains comme Voltaire et les idéalistes de la révolution française, Beccaria et l'école criminaliste italienne, ou les humanistes anglais pères de l'*habeas corpus*. Parmi ces hommes on trouve des chrétiens, qui parlaient au nom de Dieu, des athées, qui parlaient au nom de l'homme ou de l'humanité, les uns étaient monarchistes, d'autres républicains... ils furent encore socialistes, anarchistes..., qu'importe ! Tous obéissaient à un sentiment moral souvent supérieur aux doctrines professées, aux credos, aux conceptions politiques et sociales. Tous ils appliquaient une éthique commune et rénovatrice. Ceux qui risquent leur vie sans hésiter pour sauver leur semblable, ou aident spontanément qui a besoin d'être aidé peuvent professer les opinions, les idées, les doctrines les plus différentes et les plus opposées : ils sont l'élite de l'humanité. Les autres, même s'ils se réclament des idéaux les plus sublimes, ne sortent pas de la médiocrité, de l'état d'infériorité.

Dans les grandes conquêtes de notre époque s'inscrit l'amélioration du sort de

la femme. L'attribuer à de seules raisons économiques c'est encore tout fausser. Aucune raison économique n'explique que l'Athénienne ait été condamnée au gynécée dont la qualification morale n'avait rien à voir avec les hauteurs sublimes de la pensée grecque, aucune n'explique le sort de la femme hindoue il y a encore peu de temps. Rien ne justifie, du point de vue matériel, le droit de vie et de mort du "pater familias" romain. Et en Europe, ainsi qu'en Amérique du Nord, l'équivalence des droits, encore parfois imparfaite, entre l'homme et la femme, n'a été reconnue que lorsque le sens de la justice, inspiré avant tout par l'évolution morale, s'est substitué à la loi du plus fort.

Il fallut d'abord des luttes, parfois héroïques, dont les suffragettes nord-américaines, et anglaises donnèrent l'exemple pour atteindre aux droits politiques, au droit à l'instruction supérieure, à l'exercice du professorat, et des professions libérales. Mais bientôt, par l'évolution morale ainsi déterminée, ces nouveaux droits triomphèrent sans combats, et, comme il arriva en France, en Espagne, en Italie, dans d'autres nations encore, ils furent offerts beaucoup plus que conquis.

De nos jours, la lutte pour une plus grande compréhension entre les peuples, une vision plus large du monde, une entente générale, une organisation solidaire internationale remplaçant les nations antagonistes, tout cela obéit d'abord à l'évolution morale en cours. Que l'intensification des rapports entre les différentes régions du globe joue un rôle important dans l'éclosion et le développement de cette évolution, cela est indiscutable. Mais, encore une fois, l'idéal, défendu par les utopistes d'hier, par des penseurs isolés puis par les courants internationalistes du socialisme autoritaire ou libertaire, a ouvert le chemin, et l'œuvre des juristes, des sociologues, des écrivains, des ouvriers d'avant-garde, qui ont placé le genre humain au-dessus de la nation et sont les véritables pères du monde en train de se forger difficilement, non par la conjonction spontanée des intérêts économiques, beaucoup plus opposés et en lutte que naturellement harmonisés, mais avant tout par l'effort d'hommes convaincus qu'il faut remplacer la lutte entre les nations par la solidarité planétaire. Ce sont les idéalistes, les "Européens" qui s'efforcent, au contraire, d'harmoniser les intérêts économiques, de modifier les structures nationales, de l'industrie et de l'agriculture pour faire triompher la fraternité.

Car il ne s'agit plus seulement de mettre fin à la guerre et aux luttes sanglantes qui ont fait s'entr'égorger les peuples pendant des millénaires. Les projets et les commencements de réalisation vont plus loin. Il s'agit d'aider, dans leur vie matérielle, les régions du globe les plus défavorisées par la nature, par l'absence d'éléments vitaux indispensables. Il y a un siècle, l'Européen ou l'Américain du Nord était indifférent au sort des habitants de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique du sud. On l'est de moins en moins, de nouveaux devoirs s'imposent à notre conscience. Et demain, les populations les plus favorisées accepteront de donner une partie de leurs richesses aux pays surpeuplés ou condamnés à la pauvreté. Elles ont du reste commencé.

Vers l'universalité... le chemin est pris. Et c'est un principe éthique qui dicte un comportement matériel.

•••

L'éthique peut être le fruit de facteurs divers, souvent très différents, parfois apparemment opposés, selon les étapes de l'histoire. A notre conscience — source d'éthique — et à notre intelligence, elle s'affirme nécessité première, elle nous apparaît comme la boussole qui doit guider nos activités individuelles et sociales, nos entreprises d'ordre matériel et intellectuel, économique et scientifique, technique et artistique. Le destin même de l'humanité en dépend, et toutes les écoles de la pensée humaine, les aspirations, les croyances doivent, d'abord, être inspirées par elle. Celles qui ne s'en inspirent pas avant toute chose, avec ce qu'elle implique d'équité, de réciprocité, de justice, de respect du droit d'autrui, celles qui impliquent le triomphe de l'individu, du groupe, aussi vaste soit-il, aux dépens d'autres individus et d'autres groupes, doivent être rejetées.

Dans la diversité des tendances et des forces qui s'affrontent à notre époque, et qui, au fond, se sont affrontées toujours, le succès semble pour un trop grand nombre justifier le mépris des normes morales qui gênent l'action. Or ce mépris fait que le succès est obtenu aux dépens non seulement de la souffrance des hommes, mais de la justice et de la vérité. Et ceux qui affirment que seuls comptent les résultats obtenus ne comprennent pas que lorsque le bilan est positif par la négation de la droiture, de la loyauté, de l'honnêteté, des causes ou des semences des maux nouveaux ont été engendrées, et que, tôt ou tard, le passif l'emportera.

C'est dans la mesure où ils se guident à la lumière de ce phare, supérieur à tous les autres, que ceux qui agissent sur l'histoire contribueront à faire naître plus de bonheur et de liberté. C'est dans la mesure où ils l'ignoreront, consciemment ou inconsciemment, qu'ils desserviront l'humanité et, dans notre période où de plus en plus aucun peuple ne peut vivre isolé sur notre globe, la collectivité même à laquelle ils appartiennent.

De ce point de vue, l'évolution rapide dont nous sommes à la fois spectateurs et acteurs, nous pose des problèmes qu'aucun homme soucieux de progrès (ce qui est déjà une attitude éthique) ne peut ignorer. Car l'application de l'énergie atomique peut transformer le monde, mais, du point de vue humain, c'est la conscience de l'homme, et elle seule, qui doit indiquer et donner le sens de cette transformation.

•••••

## Éthique et morale humaine

Dans la lente évolution qui va du pré-homme au primitif, puis au civilisé, le facteur moral s'est imposé comme une condition " sine qua non " d'existence, de survivance et de progrès. C'est dans la mesure où ils ont su s'entendre, obéir à des normes générales, s'estimer, se respecter, que les êtres vivants ont surmonté les difficultés que le milieu naturel leur opposait, et adapté ce milieu à leurs besoins. Cela eût été impossible sans une solidarité pratique, des règles respectées, un certain esprit de sacrifice dont on connaît maints exemples. Selon Kropotkine, et auparavant selon Darwin, l'entraide, fait biologique, se trouve à la base ; de l'entraide découle le sentiment de justice, et du sentiment, de la pratique de la justice est née la moralité.

Telle est, dégagée de toute hypothèse métaphysique, étudiée avec l'objectivité appliquée à l'histoire naturelle, la source de la morale, et l'on peut admettre que, dans l'ensemble des espèces vivant en colonies, en groupes, en sociétés, cette explication est exacte.

Cependant, un autre fait apparaît, qui dans les conclusions générales, permet d'opposer un autre ordre de constatations : cette morale, de source biologique, n'existe qu'à l'échelon de chaque espèce ou famille animale, et souvent la solidarité dont elle est issue a pour but la lutte contre les autres familles et les autres espèces. Aux échelons biologiques supérieurs elle est même nettement différenciée, limitée à la communauté, au groupe, à la société. Les membres d'une fourmilière ou d'une ruche sont solidaires, mais la collectivité de chaque fourmilière ou de chaque ruche est ennemie des autres collectivités semblables.

L'espèce humaine offre un même spectacle. La répulsion, l'hostilité entre les ethnies sont les faits spontanés les plus fréquents, et les plus naturels. La morale au sens pratique du bien, du respect d'autrui et de l'entraide volontaire se limite à l'intérieur du clan ou de la tribu, ou de quelques clans ou de quelques tribus. Puis on la voit s'étendre à mesure que certaines familles humaines se civilisent en s'éloignant de leur condition naturelle primitive, s'associent en fédérations et confédérations, généralement accidentelles, de clans et de tribus ; ou s'élèvent à la province, la région, la nation. De nos jours, et trop souvent, elle a, à ce stade, atteint des limites que nous espérons provisoires.

Ainsi considéré s'agit-il d'une morale discutable. Dans quelle mesure est-il bien, et juste, d'aimer uniquement ceux qui vivent avec vous, et de haïr, au point de les manger sans scrupules s'il s'agit d'anthropophages, ceux qui vivent en dehors des frontières ou des confins géographico-politiques limitant le territoire de chaque groupement ?

Mais à l'intérieur même des groupements, et surtout des nations, de nos sociétés civilisées, de nouvelles frontières sont apparues. D'abord celles créées par les classes sociales : guerriers et laboureurs, patriciens et plébéiens, propriétaires

et esclaves, gouvernants et gouvernés, seigneurs féodaux et serfs, bourgeois et prolétaires, capitalistes et salariés, privilégiés de toutes sortes et non privilégiés... Chaque division, chaque groupement constitué a sa morale propre, des notions différentes de ce qui est mal et de ce qui est bien. A quoi s'ajoutent les divisions politiques et religieuses. Il y a une morale communiste, une morale républicaine, une morale anarchiste, une morale conservatrice ou traditionaliste, une morale socialiste, une morale catholique, une morale protestante, une morale juive, athée, mahométane, etc. Et en fin de compte, pour celui qui analyse la question avec l'objectivité du naturaliste, toutes ces morales différentes et hostiles finissent par s'annuler les unes les autres. Car elles sont partisans et de sectes, et seule est valable, ou peut être valable une morale qui les transcendent toutes en s'élevant à l'universalité.

C'est pourquoi il n'y a pas de véritable morale humaine en dehors de l'éthique, qui est supérieure à la morale, car elle déborde les interprétations des races, des nations, des partis, des religions qui se détruisent réciproquement. Elle seule place et peut placer tous les hommes au-dessus de la morale du groupe ethnique, politique ou social, dans une communion solidaire d'aspirations, et de compréhension, dans une pratique de réciprocité constante, dans la loyauté, la droiture et le bien. Elle élimine donc tout concept de valeurs traditionnel, y compris les concepts religieux qui peuvent répondre à des besoins subjectifs très respectables, mais qui opposent, en une lutte continuelle et inévitable, leurs impérialismes métaphysiques et planétaires. Qui, en dernier ressort, peuvent fournir une éthique religieuse, non une éthique humaine.

Aspiration et conception supérieure, l'éthique tend donc à l'universel. C'est dans la mesure où nous nous en approcherons que nous atteindrons un niveau digne d'être appelé tel, dans la mesure où nous nous élèverons à elle que bon nombre de nos divergences s'atténueront ou pourront mieux se résoudre, car notre but doit être l'entente et l'harmonie, l'intégration des cœurs, et tout ce qui s'en écarte est la négation de la morale humaine supérieure.

•••

Quand l'animal est juste, il ne l'est pas par une attitude délibérée, mais par un mécanisme biologique de la race et de l'espèce qui le fait être ainsi. Mais il revient à l'homme d'avoir érigé le comportement moral — la recherche et l'application du bien — en un acte conscient, lucide et volontaire. Sans doute la complexité de sa personnalité l'a-t-elle poussé sur cette voie. Psychologiquement, l'animal est relativement simple, et les rapports entre individus, ou entre l'individu et le groupe, posent peu de problèmes. Mais l'être humain apporte, dans ses gènes et dans ses chromosomes, une immense diversité d'aptitudes sociales et antisociales, d'égoïsme et de générosité, de bonté et de cruauté, de franchise et de ruse, de noblesse et de félonie. Rousseau le proclamait naturellement bon, et corrompu par la société. L'expérience a prouvé que le "bon sauvage" n'était, dans la plupart des cas, qu'une vue de l'esprit, et l'on répondit à Rousseau soit que l'homme était un animal féroce, soit qu'il était le fruit, bon ou mauvais, de son éducation et des circonstances de sa vie. Selon cette dernière thèse, générale aux différentes écoles socialistes, une société sans défaut rendrait l'homme sans défauts.

Mais on n'a pas encore trouvé le moyen de faire un ensemble parfait avec des composantes beaucoup trop imparfaites. D'autre part, les données de la biologie et de la psychologie modernes permettent d'affirmer que l'homme *normal* est à la fois bon et mauvais. Dernier échelon des espèces dont il est issu, il porte en soi une grande partie, sinon la totalité d'une infinie diversité d'aptitudes, de variétés animales filles du déterminisme cosmique, qui remontent à l'origine même de la vie. Et la lutte impitoyable pour l'existence contre les autres espèces, contre tout ce qui l'entourait, les catastrophes géologiques, les périodes de famine, la peur envoûtante, l'assaut des éléments ont fait naître en lui toutes les possibilités pour ce que nous appelons le bien et le mal, qui vont du sublime à l'horrible, qui demeurent au tréfonds de son être et le caractérisent (1).



C'est aussi ce composé complexe de possibilités contradictoires qui a poussé nos lointains ancêtres à établir des modalités de comportement individuel et collectif nécessaires à leur conduite et à leur survie. Le totem a eu pour rôle principal non seulement d'expliquer l'origine du groupe dont chaque génération descendait, mais, à travers cet artifice, de souder les uns aux autres les individus dans la communauté de leur vie, et de fixer les normes dont l'observation s'imposait pour éviter les conflits internes et la désagrégation du groupe, entraînant la disparition de chacun. Conflit, désagrégation, disparition qui ne se produisaient pas dans le monde purement animal, chacun des membres ayant peu d'individualité différenciée ou n'en ayant pas : tel le cas de la fourmi ou de l'abeille.

La morale volontaire du groupe, créée par l'esprit humain, est donc, comme la morale découlant de la vie purement physique et biologique, née aussi d'une nécessité vitale. Mais s'y ajoutait un besoin naturel de chaleur affective, de sympathie, de contact, d'amitié, inhérent à la majorité des espèces vivantes, et que l'on doit placer à un niveau supérieur dans la hiérarchie des comportements. Ce facteur se mêle et se confond à ce qui sera une création de l'esprit. Souvent, il l'enrichit, et même lui donne naissance.

Dans la complexité du domaine humain, le problème du bien et du mal, du juste et de l'injuste est un des sujets de la pensée à sa naissance, et constitue sa plus haute caractéristique, car il s'agit là de valeurs éternelles qui ne sont déclarées vieilles que quand les sociétés et les races entrent dans les périodes de décadence. Et c'est avant tout par le respect de ces valeurs que ce qu'on appelle la civilisation devrait être jugé.

C'est pourquoi les religions, qui sont le fait non matériel le plus universellement caractéristique de l'humanité, apparaissent toujours comme la lutte pour le bien, et contre le mal. Otez-leur ce but essentiel, elles perdront leur audience auprès de l'immense majorité des croyants et des catéchumènes. Il est vrai que le résultat n'a pas toujours répondu aux premiers buts recherchés, mais nous tombons-là dans les déformations caractéristiques de la nature humaine. Le fanatisme, dont le ressort intime est la défense d'une cause réputée juste par des moyens injustes, a fait naître les pires abominations de l'intolérance, des guerres

du dogmatisme et les inquisitions. L'erreur dans l'interprétation du bien et du mal, et des moyens propres à servir l'un, à combattre l'autre, a conduit à ces résultats. Cela est encore le fait dominant de ceux qui veulent, par l'oppression et l'exploitation les plus monstrueuses nous imposer le paradis appelé communiste. L'enfer est pavé de bonnes intentions. Dans les deux cas, la lutte pour le bien a guidé ou guide les intolérants, croyants et athées. La motivation est différente, les plates formes sont autres, l'esprit est le même. Et les résultats sont comparables lorsque dominant les chevaliers de l'absolu des Eglises et des partis.



Les aptitudes contradictoires, héritées de la chaotique continuité vitale individuelle et collective, et qui coexistent dans l'être dès les cellules germinales, expliquent de nombreux faits déroutants jalonnant l'histoire de l'humanité, ou qui sont constatés chez les peuples et les peuplades non encore arrivés à certain degré de civilisation morale. Dans les périodes de guerre ou de révolution, sous les régimes de dictature totalitaire tels que le fascisme ou le bolchevisme, au cours de périodes historiques des différentes républiques sud-américaines, les atrocités les plus épouvantables ont été commises. Des témoins en déduisent des conclusions pessimistes envers toute l'humanité. Mais tous les êtres humains ne sont pas des tortionnaires. Ce ne sont pas " tous " les Allemands qui ont exterminé six millions de juifs, hommes, femmes et enfants, mais une minorité d'individus venus au monde avec de très fortes aptitudes de cruauté (2). Cette cruauté, demeurant en eux à l'état latent, n'avait pas eu jusqu'alors l'occasion de s'exercer. Elle fut requise brusquement en Allemagne et dans d'autres pays, dans des circonstances comparables. Alors, elle submergea tout, et régna.

Rien n'est sûr, n'est fixe, ne sera jamais définitivement fixe. Rien n'est uniforme non plus, et tandis que chez les Esquimaux l'homicide est exceptionnel, et la coexistence des diverses familles ethniques pacifique, les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord ou de nombreuses tribus noires étaient en état de guerre permanente au moment de la pénétration blanche.

Plus encore, et cela montre à quel degré vont les possibilités contradictoires de la nature humaine, une civilisation technique, un degré d'esprit et de création artistique très avancés vont fréquemment de pair avec la chasse à l'homme et l'anthropophagie. Les Monbottou, du Congo, construisaient des demeures remarquables par leur technique avancée, et leur architecture ; ils étaient d'excellents chasseurs et les femmes, maîtresses de l'agriculture, leur fournissaient d'abondants produits du sol. Malgré cela, ils consumaient surtout de la viande humaine qu'ils se procuraient en chassant et pourchassant les tribus " inférieures", comme un simple gibier.

Cette dualité de l'avance technique, même artistique, et de la férocité ou de la brutalité des mœurs est assez répandue chez les hommes à l'état de nature, et nous montre une fois de plus qu'il convient de revoir ce que l'on appelle civilisation. Mais non pas seulement à l'état de nature. La Renaissance a ouvert de nouveaux horizons à l'art, à l'esprit, aux mœurs qui en dérivait. Elle n'en fut pas moins une des époques où le poison, le poignard, l'assassinat s'inscrivirent le plus dans

les pratiques courantes de la société policée. En ce sens, Benvenuto Cellini fut un symbole — ou une synthèse. La Chine s'enorgueillit d'une des civilisations mondiales les plus renommées, les plus raffinées ; cependant encore au cours de la première moitié de ce siècle, rare était la femme chinoise, même parmi les classes les plus cultivées, qui n'avait pas, très naturellement, étranglé ou fait étrangler un enfant mis par elle au monde.

L'explication du besoin, de la nécessité matérielle, de l'exiguïté des ressources alimentaires n'est donc pas toujours valable. Les Monbottou ne consommaient pas la viande humaine pour s'approprier les qualités de leurs victimes, qu'ils méprisaient, malgré les explications trop fréquentes qui nous sont données pour excuser certains péchés de ce genre d'hommes. Comme d'autres tribus, ils chassaient et mangeaient leurs semblables par plaisir, par goût culinaire, et voilà tout. Peut-être n'y eut-il pas perversion de la nature humaine aux débuts de l'anthropophagie, peut-être celle-ci fut-elle très naturelle, mais cette perversion s'installa, demeura même quand l'anthropophagie n'était plus nécessaire. Surtout, elle existe encore, ou peut resurgir, comme le sadisme chez les bourreaux de la Gestapo ou de la police stalinienne.

L'important c'est, plus encore, de ne pas l'oublier, de comprendre combien il est nécessaire d'imprégner l'humanité d'une éthique supérieure indispensable. C'est d'être toujours sur nos gardes pour freiner les explosions de sauvagerie, de bestialité, de sadisme qui peuvent ne se produire que dans des minorités plus ou moins importantes, mais qui répercutent sur toute l'espèce.

•••

En outre, et en plus des grandes crises historiques, il est d'autres manifestations d'inhumanité, de cruauté, de malhonnêteté aux proportions moindres mais qui, prises dans leur ensemble, pèsent d'un poids souvent plus lourd encore que ce que nous avons vu. Même en réduisant l'éthique à ces seuls domaines — il en est d'autres, comme nous le verrons — le problème revêt une importance énorme. Souvenons-nous de la torture infligée publiquement, il y a encore deux siècles, aux accusés, et à laquelle assistait, comme à un spectacle, le bon peuple de France, comme le peuple d'Espagne assistait au supplice du bûcher infligé aux sorcières et aux hérétiques. Souvenons-nous des messes noires, qui ne furent pas que littérature, et des bourreaux d'enfants dont la presse nous rappelle souvent l'existence. Que sous l'influence du progrès moral, né lui-même de facteurs multiples, les mœurs s'adoucissent, qu'on n'égorge plus systématiquement les prisonniers de guerre comme au temps d'Annibal, qu'on ne les vende plus comme esclaves comme au temps de César, qu'on ne rase plus les villes conquises, comme au temps d'Alexandre, qu'on n'égorge plus les populations entières comme au temps de Gengis Khan, qu'on ne crève plus les yeux des captifs comme au temps de Byzance, qu'on reconnaisse des droits nouveaux à ceux qui ne sont pas les plus forts, tout cela est aussi indiscutable qu'encourageant. Mais il reste beaucoup à faire, d'autant plus que les exigences morales augmentent avec de nouvelles conceptions de la liberté, de la justice et de l'humaine fraternité, qui en sont en partie les filles et les mères. Aussi devons-nous approfondir, inspirés par les leçons de l'histoire et par notre vision de

l'avenir, notre conception de l'équité et la morale humaine qui s'y rattache.

.....

## Les sources

Les facteurs, et les sources objectives de l'éthique que nous avons cités, et qui se rapportent à la vie et à la survie des communautés, n'ont pas été perçus consciemment par l'ensemble des hommes, et très souvent, les normes établies par ceux qui voyaient, le mieux et à temps, les problèmes et les menaces contre l'existence collective durent être érigées en droit dont le respect devenait obligatoire. Le droit coutumier et la loi tribale, qui avaient et ont encore leurs interprètes, furent une nécessité parce que le manque de clairvoyance de la majorité des individus dont la pensée n'allait pas au-delà de leurs intérêts personnels immédiat, obligeait à ce qu'il en fût ainsi. L'individu moyen ne s'élevait pas aux problèmes de la durée du groupe, aux perspectives de l'avenir. Sa notion du juste, du beau, du vrai, du bien, se limitait à la sphère restreinte dans laquelle il se cantonnait. Le problème moral n'atteignait pas chez lui les dimensions métaphysiques se fondant avec les perspectives de l'espèce, ou de méditations philosophiques comparables à celles que nous lui donnons, et que d'autres lui ont données avant nous. Justice, loyauté, réciprocité, honnêteté dans ses rapports très limités avec ses semblables, croyance plus ou moins irrationnelle, plus ou moins pénétrée de magie, notion abstraite du bien : cela suffisait à sa conscience.

Avec le temps et le recul des frontières politico-géographiques, les postulats et les buts de la morale se sont agrandis. Car le problème se pose avant tout de l'individuel au collectif, et le collectif est de nos jours de plus en plus important. D'autre part, le problème moral est inexistant pour l'individu isolé, car il se réfère essentiellement aux inter-comportements. C'est pourquoi il n'y a pas, il ne peut y avoir d'éthique individualiste ou particulariste (3). La diversité serait encore plus grande que celle qui divise les partis, les sectes, les religions, et le choc permanent les faisant se nier les unes les autres serait encore plus destructeur.

Mais pour l'essentiel, seule une minorité d'hommes, parce qu'ils prenaient en charge la responsabilité de la vie collective, ont accédé à ce que l'on peut appeler une conception morale applicable aux grands ensembles et visant à leur pérennité. A cette étape, la morale issue de causes biologiques devient insuffisante et ne saurait servir d'antichambre à l'éthique fille de l'esprit, s'élevant, ou tendant à s'élever à l'universalité.

...

Il n'en faudrait pourtant pas amoindrir l'importance des manifestations naturelles de la morale. Dans la vie des hommes pris individuellement depuis des millénaires, on enregistre un comportement social qui s'ajoute au besoin élémentaire de la permanence du groupe, et qui, sans donner naissance à une philosophie morale, a engendré des comportements où cette philosophie peut trouver de solides assises.

Prenons d'abord la femme, créatrice de vie, et qui obéissant à la loi de la vie, a, comme toute femelle mammifère, senti naturellement la responsabilité d'élever ses petits. Déterminée par les exigences de sa nature et de l'espèce, elle a accompli dans ce but les efforts nécessaires, et les instincts, puis les sentiments qui les lui ont dictés constituent sans doute la première manifestation de morale d'origine biologique qui s'apparentait à l'accomplissement d'un devoir.

Cet accomplissement imposait des efforts, des luttes, des souffrances, et les mères qui s'y livraient, quelle que fût l'espèce à laquelle elles appartenaient, ignoraient qu'elles accomplissaient un acte d'une haute signification morale. Toutefois cette signification existait du moment que l'individu-mère donnait une partie de sa vie et bravait volontairement des risques et des dangers pour assurer celle d'autres êtres issus de lui, mais dont il ne savait ni ne comprenait qu'ils étaient la continuité de sa propre existence. Souvent, la femme primitive — et le cas est encore fréquent en Afrique noire — non seulement prenait en charge la vie de ses enfants, mais encore se livrait aux travaux nécessaires à la vie de tous (cueillette, élevage, agriculture), tandis que, très souvent, l'homme était, et s'est détaché de ces occupations.

On pourra objecter que cette attitude n'est pas dictée par un sens ou une conception morale consciemment appliqués, mais simplement par les nécessités, les lois de la vie dans lesquelles n'entre pas une interprétation de ce qui est bien et de ce qui est mal. Mais si l'impulsion n'est pas donnée par une conscience lucidement morale, elle l'est par la volonté de faire *ce qui est nécessaire*. Or faire ce qui est nécessaire est bien ; ne pas le faire est mal. La notion du bien et du mal apparaît donc selon l'attitude observée devant les exigences de la vie, dont elle découle. La conception morale se construit à ce point de départ ; en tous cas, elle n'y est pas étrangère.

Le sens du devoir et celui de la responsabilité sont ainsi apparus. En nier la réalité et la nécessité c'est commettre une erreur incompréhensible.

L'homme primitif a pris quelque peu différemment le chemin du comportement moral. Son activité s'est déployée sur d'autres domaines : la chasse, la pêche, et hélas, trop souvent, la guerre. Mais il chasse en groupe, la pêche demande une activité d'ensemble, il combat solidairement avec d'autres membres du clan ou de la tribu. Selon les régions, il apporte à la grande famille (abritée dans les cavernes, dans les "longues maisons", les cases collectives), ou au groupe, le fruit de ses efforts, de ses randonnées, parfois dangereuses, qui développent la pratique de la solidarité devant le danger. Les dangers courus ensemble, les difficultés affrontées et vaincues font naître une morale, limitée à ceux qui déploient une même activité, mais réelle et parfois rigide.

Avec l'évolution progressive, les demeures sont construites qui, dès qu'elles dépassent le simple abri végétal, exigent une certaine communauté d'efforts, une activité où, généralement, les individus des deux sexes collaborent. Le sens de la famille s'affirme, avec la prédominance de l'oncle ou du père (ce qu'on appelle le matriarcat n'impliquant nullement que la femme fasse la loi dans le clan) ; quelle que soit la structure familiale, la solidarité se resserre sur ces terrains divers. L'homme primitif ignore qu'il a engendré les enfants nés de son union ou de ses

accouplements avec une ou plusieurs femmes ; mais la sympathie humaine s'individualise et s'impose.

De tous ces faits, une morale s'élabore, variée dans ses sources, ses conceptions, ses manifestations, mais réelle et qui apporte la notion du bien et du mal, du juste et de l'injuste. L'instinct, les sentiments l'établissent, la pensée la précise. Puis elle s'élargit par de nouvelles activités.

•••

En règle générale, à moins qu'il ne se soit agi de races dégénérées ou en voie de dégénérescence, quand les êtres humains se sont établis et sont restés, par générations successives, dans des agglomérations stables, les activités se sont diversifiées, sont devenues des spécialisations, des métiers. Le primitif évolué devient laboureur. L'emploi de certains outils pour la chasse et la pêche fait naître, depuis les débuts du quaternaire, des ateliers où sont fabriqués des racloirs, des haches, des couteaux de silex, des flèches, des harpons, des colliers, des aiguilles, etc. Plus tard, après la domestication de l'animal, on fabriquera des harnais, on construira des traîneaux, des véhicules rudimentaires, la roue, des chars, on fondra et forgera du bronze, ou coulera du fer, et apparaîtront des armes, des outils de métal, des demeures plus confortables ; au cours des siècles, d'autres métiers naîtront à leur tour.

Tout ce travail, toutes ces activités et beaucoup d'autres (telle la construction d'esquifs, de divers moyens de navigation) suscitent chez l'homme des qualités nouvelles qui existent déjà souvent dans le travail des champs, et qui demandent une intensité d'efforts et un sens " social " des responsabilités plus nettement accusé.

S'ajoute aussi la joie spiritualisée qu'on éprouve à sentir ses muscles bandés par l'effort, comme exaltés par l'exaltation de la volonté poursuivant un but précis, ou façonnant la matière, ou maîtrisant les éléments. Le travail physique de l'homme devient ainsi supérieur à celui de l'animal, puisque le producteur va souvent au-delà de lui-même ; il est plus noble encore quand, plus prolongé que ce que demande le besoin primordial, plus volontaire, plus consciencieux, il poursuit un but social.

Qui fait venir les moissons, assèche les marais, défriche les terres, déboise les forêts, arrache à la mine le fer, le cuivre, le charbon ; qui travaille à la forge, se bat contre l'océan, accomplit des tâches dont la grandeur est double. La noblesse première est encore animale, mais d'une animalité humanisée, puisqu'elle n'est plus simplement mécanisée. La deuxième devient humaine, et revêt, quand elle n'obéit qu'à " la nécessité claire, force de tous ", comme écrivait Verhaeren, un caractère profondément moral.

Car dans toutes les civilisations, l'activité du producteur, l'amour du travail bien fait, la création de l'intelligence et du goût professionnel ont été, pour l'homme, avec la paternité et la responsabilité du foyer, les plus grandes sources de morale humaine. Et tout cela est né des nécessités vitales, non d'interventions métaphysiques. Le christianisme et les autres religions ont certainement élevé leurs adeptes dans l'ordre spirituel, mais ils les ont aussi précipités dans des excès

et des conflits inattendus des fondateurs. L'activité productrice et créatrice de l'"homo faber" doublé d'"homo sapiens" n'a jamais eu ces contreparties.

Le bûcheron, le maçon, le corroyeur, le carrier, le tailleur de pierre, le cordonnier, le tisseur, le charpentier, le menuisier, l'ébéniste, le ferronnier, le sculpteur, tous les membres des corporations du Moyen Âge, tous les travailleurs du compagnonnage qui prenaient la matière brute, la dégrossissaient, lui donnaient la forme par eux imaginée, en faisaient un soc de charrue, un meuble, une lanterne ornementale, des pelles, des bûches, des roues, des vêtements, des chaussures, des serrures, des portes, des maisons, du parchemin et des livres, des courroies, des charpentes, vivaient *dans* et *par* le métier avec leur pensée, leur intelligence, leur cœur, leur volonté. Pendant des siècles, le travail accompli selon la discipline technique et morale des corporations, des guildes, des amitiés, des artels a élevé le travailleur à la hauteur de l'homme. Souvent, il n'y a pas loin de l'artisan à l'artiste. En Espagne encore on emploie les termes traditionnels d'"art" de l'imprimerie, "art" du travail du bois, "art" de la construction, "art" du tissage. Cela indique ou sous-entend qu'il ne s'agit pas de produire seulement des choses utiles, mais bien faites et belles. L'ouvrier-homme incorpore au travail son sens de l'esthétique et de la responsabilité. Et il continue de les incorporer là où la machine perfectionnée, les techniques cybernétiques, la production en série n'ont pas éliminé l'apport personnel dans le produit fabriqué.

"Monsieur, nous disait récemment un homme formé à l'école des ouvriers de province, je suis capable d'abattre mon arbre, de le débiter en planches, de tracer mon bois, de scier, de préparer, d'ajuster, d'assembler les parties, et de finir mon meuble entièrement". Cet homme n'avait pas d'autre richesse spirituelle, qui est à la portée de la majorité des hommes moyens, tandis que les autres ne sont qu'à la portée ne disons pas des élites, mais des minorités que les caprices de la biologie ont spécialement douées pour les goûter et les assimiler. Et nous disons que cette espèce de religion du travail bien fait, du beau et utile travail, du travail qui devient un art, renferme un contenu esthétique et éthique que, même dans d'autres domaines, on ne peut ni surpasser, ni remplacer.

Toujours en nous situant sur le terrain des causes naturelles, originellement biologiques de la morale, nous avons mentionné la paternité. Du jour où l'homme, accédant à la vraie civilisation, qui est avant tout celle des mœurs et des comportements (pas seulement dans le domaine de la famille), prend, avec sa compagne, la charge des enfants, pourvoit à leurs besoins matériels, et, dépassant l'animal, à leur éducation générale, s'efforçant en plus de les rendre heureux et d'assurer leur avenir, la cause de ses joies n'est plus seulement subjective. Au fond, il obéit toujours au mécanisme de la vie, s'autofécondant, s'autoreproduisant, se perpétuant, mais il le fait consciemment, il adopte une attitude morale parce qu'elle contient en soi l'acceptation digne et virile des responsabilités et des devoirs, des peines et des douleurs si elles se présentent. Car il n'est pas de morale là où il n'y a que jouissance et plaisirs sans efforts, sans devoirs ni responsabilités. Surtout il ne se constitue pas d'être moral, et si chaque homme, chaque individu n'est pas ainsi formé, la communauté, donc la vie de l'espèce, est impossible.

Ajoutons une source de morale individuelle, qui ne découle pas directement de causes biologiques, mécaniques et vitales, mais qui pourtant suppose la préexistence d'un certain degré de sentiment moral. C'est la dignité. Ne pas faire le mal, ne pas mentir, ne pas s'avilir en avilissant les autres, ne pas se rabaisser en son humanité par respect de soi-même et de ses semblables, ne pas se laisser dominer par les circonstances, par la nature hostile ou aveugle, ne pas abdiquer ce qui caractérise l'homme au meilleur sens du mot : c'est beau, et cela aussi doit être en nous. Mais il s'agit là, le plus souvent, d'une attitude purement personnelle, qui peut être aussi négative par rapport à notre entourage. L'élan qui pousse à porter secours à son prochain, à l'aider, à le servir par sympathie ou par devoir, à donner plus qu'on ne reçoit — sans quoi, en dernière analyse, il n'y a pas de vie collective possible — part de la sociabilité naturelle, plus que d'une attitude raisonnée. On peut, par dignité, ne pas faire le mal ; on n'est pas obligé de faire le bien au-delà de la stricte réciprocité. Mais que serait-ce de l'humanité s'il n'existait pas en elle cette solidarité vitale, si souvent inconsciente du point de vue de l'individu, clairvoyante du point de vue de l'espèce, qui pousse le chef d'une harde de cerfs ou d'une troupe de singes au devant du danger et de la mort pour sauver ses compagnons ?

Sur tous ces comportements se greffe une force nouvelle qui naît dans l'âme (4) et au cœur de l'homme élevé à un certain degré et à une certaine tournure de richesse psychologique. Aux milliards d'années-lumière de la vie de l'univers, l'homme peut joindre les millénaires vécus par son espèce ; aux myriades d'astres les milliards de ses semblables. Alors sa pensée atteint une telle élévation que l'attitude morale qui l'unit au grand tout de l'espace et du temps, fait comme partie de la substance de son esprit et de son âme.

La religion est-elle une source morale et d'éthique, ou une des conséquences d'éléments moraux qui préexistaient et qui préexistent chez l'homme ? La deuxième explication nous semble la plus juste. L'homme honnête n'est pas moral parce qu'il croit. Le plus souvent, il croit parce qu'il cherche le bien, la perfection, la purification. On lui propose Dieu comme une synthèse objective de ses meilleures aspirations, parce que ce Dieu l'élève au-dessus de lui-même et que se trouvait en lui, latent ou conscient, le désir de s'élever. Il pourrait aussi bien s'élever au nom de l'humanité, mais il est plus facile à bien des gens de concevoir et de personnaliser une abstraction qu'imaginer concrètement un immense ensemble d'êtres répartis sur le globe réel, mais mouvant et insaisissable pourtant, et qui n'offre pas la perfection de Dieu.

Il y a eu aussi, et il y a l'aspiration d'infini dont nous avons parlé, poussant par d'autres chemins certains d'entre nous à une éthique cosmique qui se confond avec la religiosité universelle. En Europe occidentale, l'Eglise catholique a exercé, au Moyen Âge, une très grande influence. Une des explications les plus plausibles est l'exiguïté des frontières politiques, et de l'horizon humain des populations. Enfermés dans le cadre de la ville ou de la province, les esprits avaient besoin d'un au-delà qui n'était représenté que par les créations imaginaires dont alors on peuplait les cieux. Et sans doute aujourd'hui même, les progrès foudroyants du catholicisme aux Etats-Unis d'Amérique s'expliquent-ils aussi, pour une grande part, par la position œcuménique de l'Eglise catholique romaine, qui élargit l'horizon humain alors que les sectes protestantes en réduisent

institutionnellement et mentalement les limites à des dimensions en désaccord avec l'évolution des peuples vers l'unité.

Dans l'ordre politique et mental, le patriotisme national a remplacé le provincialisme. Il fut une mystique, une religion nouvelle. Le recul de la croyance, et celui de l'Eglise au dix-neuvième siècle ne s'expliquent pas seulement par le progrès des " lumières ", l'influence de l'Encyclopédie, les découvertes des sciences physiques, la critique rationnelle de la Bible, les apports du transformisme et de l'évolutionnisme. Il s'explique aussi parce que la religiosité et le mysticisme naturel à l'homme, ou tout du moins à la partie de l'humanité que nous connaissons le mieux, se sont déplacés du ciel sur la terre, ou plus exactement alors, à la sphère de la patrie et de la nation. Avec la même ardeur, la même force, et aussi la même intolérance que les croyants avaient montrée pour défendre leur Dieu.

Aujourd'hui, l'idée de patrie, et surtout le sentiment, la croyance, le fanatisme patriotiques se sont quelque peu atténués devant leurs conséquences tragiques qui ont été les guerres. Devant, aussi, la plus grande sphère des activités intellectuelles et matérielles, l'élargissement de l'aire géographique sans cesse parcourue, de la collaboration croissante dans la vie matérielle et les rapports humains. Et l'on a le droit de se demander si le retour actuel à la religion n'est pas aussi une des conséquences du recul de la mystique patriotique, de cette espèce de jeu de bascule qui pousse, au gré des évolutions historiques, dans un sens ou dans l'autre, cette force de l'esprit, cette religiosité qui caractérise l'homme et relie l'individu humain à des forces plus grandes et plus hautes, dont sa *mens* et son cœur ont besoin, et qui le distinguent, beaucoup plus que la station debout, des autres espèces vivantes.

Mais ce retour à la religion ne peut se comparer à ce qui caractérisa les premiers mystiques chrétiens ou les populations du Moyen Âge. De nouvelles croisades au nom du christ sont impensables au vingtième siècle, et le seront davantage dans les siècles futurs. L'élément de religiosité qui vit en l'homme ne peut, dans l'ensemble, éliminer ce que sa raison, nourrie de culture et de connaissance, d'instruction et de science expérimentale, a maintenant placé en lui. Combien de catholiques, de protestants ou de membres des autres familles religieuses croient vraiment que Dieu créa le monde de rien, l'acheva en six jours, et qu'il veille au destin de la moindre parcelle de vie des milliards de milliards d'astres qui évoluent dans l'univers ?

Non : de nos jours la religion est davantage une consolation, ou un abcès de fixation du désir de bien, qu'elle n'est une foi réelle. Ou elle est l'expression de ce besoin de foi qui se cristallise dans les causes les plus diverses, mais est toujours un élément dynamique, progressif ou régressif, de l'histoire. Pour une partie des nouveaux ralliés de notre époque, elle revêt le caractère de ces épidémies psychologiques dont les siècles nous donnent tant d'exemples. Pour d'autres elle est routine, et conformisme reposant, qui libère des inquiétudes et des tourments de la pensée. Mais la majorité des croyants n'y trouvent pas leur compte, et Theilhard de Chardin qui l'incorpore, à juste titre, dans l'évolution humaine, la place à un rang devenu subalterne.

La nouvelle inspiration morale ne peut se trouver que dans l'accession à l'universalité, et d'abord à l'universalité humaine qui peut mobiliser le meilleur de nous-mêmes, et donner à ceux qui en ont besoin une raison d'être satisfaisante par sa grandeur et son élévation.

•••••

## La vérité

Nous avons dit qu'il y a autant de morales que de partis, de classes, de courants idéologiques, de religions, de nations et de patries, et que toutes ces morales contradictoires finissent par être la négation de l'éthique. Ce n'est pas une raison pour en conclure, ainsi que nous l'avons vu faire parfois, à l'inexistence de la morale, car ceux qui en arrivent à cette attitude théoriquement nihiliste ne trouveraient pas bien qu'on s'approprie quelque chose leur appartenant, qu'on manque envers eux à sa parole, ou qu'on abuse de leur confiance. La conclusion à laquelle nous mènent ces contradictions est que nous devons nous élever, le plus possible sur un plan supérieur à nos critères partisans pour chercher ce qui est vrai et juste. C'est-à-dire aussi à la Vérité la moins susceptible d'être battue en brèche par des objections fondées, et à la Justice réunissant les mêmes conditions.

Cela est difficile. Toutefois, nous croyons que la diffusion de la culture dans une partie importante de l'humanité, les leçons de l'histoire de plus en plus connue, et celles de l'expérience contemporaine, prédisposent un certain nombre d'hommes, toujours croissant, à cette attitude qui peut influencer utilement le reste de l'humanité, et hors de laquelle il y aura toujours erreur ou mensonge, fautes et crimes.

Si chacun de ceux qui luttent pour le bien suivait ce chemin, et s'efforçait que la vérité de son parti, de son pays, de sa classe ou de sa caste, ou de sa religion, soit en accord avec la Vérité tout court, la marche serait plus facile vers un meilleur état de choses et une meilleure compréhension entre les hommes. Il faut donc, avant tout, repousser, au sein de son parti même, tout ce qui est contraire à cette Vérité ample et libre. Certes on peut en avoir sincèrement des conceptions différentes, et il peut en être de même en ce qui concerne la justice qui, dans la conduite morale intellectuellement guidée est inséparable de la vérité — ce qui conduit à la nécessité de la connaissance aussi étendue, aussi exacte que possible, car comment savoir ce qui est bien, ce qui est juste lorsque l'on ignore ? Mais nous pouvons poser quelques prémisses indispensables.



Dans toutes les formations collectives, dans tous les courants d'idées, il est des hommes sincères. Ceux-ci sont plus ou moins nombreux, car dans les partis qui détiennent le pouvoir politique, ou qui y aspirent, les intérêts de toutes sortes, les appétits et les convoitises pullulent. Mais la masse des adhérents est le plus généralement composée d'individus convaincus que le vrai, le juste, le bien sont incarnés au plus haut point dans les idées et les programmes qu'ils défendent. Souvent la morale de parti fait proclamer malhonnêtes les membres des partis adverses, mais aux yeux de l'équité humaine, la sincérité, l'honnêteté se trouvent

identiquement chez les uns et les autres, et cela est réconfortant, sans quoi il en faudrait déduire que tous les hommes, ou presque, sont perversis ou corrompus. Alors, il ne resterait qu'à douter de l'humanité, et la lutte pour le bien serait vaine.

Essentiellement, tous les combattants qui ne recherchent pas la satisfaction de leur vanité ou de leur intérêt personnel sont donc estimables (5), et tous ceux qui obéissent à leur vanité ou à leur intérêt personnel sont, au point de vue moral, quelle que soit l'étiquette partisane ou idéaliste qu'ils appliquent à leurs agissements, également méprisables. La valeur réelle est avant tout morale, mais celle-ci n'existe pas lorsqu'on nie la sincérité d'autrui par déformation partisane. Si tous les combattants sincères savaient se regarder en face, avec les yeux de leur âme et de leur cœur, ils s'estimeraient davantage et souvent découvriraient que ce qui les divise n'est pas aussi grave que l'acharnement de leurs préjugés leur a fait supposer. Alors, un même élan de compréhension et de bonté les rapprocherait, et dans bien des cas la raison de leur morale s'imposerait à la raison de leur intelligence.

Ce qui compte avant tout, si nous ne voulons pas que l'humanité ne sombre dans de nouveaux fanatisme, à notre époque où des multitudes énormes et passionnelles sont mobilisées par les partis, c'est que des combattants toujours plus nombreux se retrouvent sur un même plan supérieur de sincérité, de probité, de noblesse et de générosité. Nous le pourrons d'autant plus que nous rejetterons toute déformation de la vérité quels qu'en soient l'origine, les intentions ou les buts.

•••

Il ne peut être question de servir l'humanité, son progrès, son bonheur en employant, comme le recommandait Lénine, la ruse et le mensonge, en ayant recours aux moyens déloyaux, en calomniant l'adversaire ou celui qui ne pense pas comme vous. La supériorité de ce que l'on se propose d'atteindre ne justifie pas l'infériorité morale des chemins suivis. D'abord parce que cette dernière est en contradiction avec ce par quoi elle se justifie, et il faut déjà être corrompu pour y recourir, ou se corrompre pour l'accepter. Les justifications à lointaine échéance ne sont que tromperie de soi-même, ou déformation psychologique inexcusable. On n'atteint pas la vérité par le mensonge, pas plus qu'on accède aux cimes en se complaisant dans la boue du marais. Tout individu ou tout parti qui utilise la duplicité, le mimétisme ; qui fausse les idées, les intentions, le sens des actes d'autrui — pratiques que le bolchevisme, stalinien ou non, a généralisées dans le monde entier — trahit la cause qu'il prétend servir, et prépare l'esclavage de l'humanité. Car la liberté aussi est inséparable de la vérité. Il est exact que la fin justifie les moyens, car on doit adapter les tactiques aux buts poursuivis. Mais pas tous les moyens. En couvrant d'infamie qui n'est pas d'accord avec vos idées, simplement parce qu'il refuse de se soumettre aux directives qu'on veut lui imposer, on devient soi-même infâme et l'on ne peut que conduire à l'infamie généralisée. Car l'esprit des moyens devient l'esprit du but. Une fois installé dans les pratiques malpropres, on fait corps avec la malpropreté, qui devient votre seconde nature. Machiavel lui-même ne prétendait pas au mal, mais on sait ce qu'à donné le machiavélisme.

Certes, souvent la droiture nuit à l'efficacité. Mais où va-t-on sans elle ? Tout au long de l'histoire, les jésuites ont cru servir la cause du christ par des procédés diaboliques, et ils ont davantage créé l'enfer que le paradis. Au nom de la libération du prolétariat et de la justice sociale, le communisme marxiste a répandu et pratiqué partout le cynisme politique. Cela a conduit au purgatoire soviétique, à l'immense mensonge de la Russie libre, égalitaire et socialiste, à l'asservissement des nations satellites.

Jusqu'à l'apparition du totalitarisme, en 1917, et depuis le début du dix-neuvième siècle, le monde occidental offrait un certain degré d'évolution morale et, sauf les partisans d'un passé réactionnaire que l'on croyait mort à jamais, l'ensemble des formations politiques et des courants sociaux se dressait contre tout ce qui pouvait signifier attaque à l'intégrité d'un homme, à l'honnêteté même d'un adversaire. Dreyfus, petit officier militariste et droitier, fut défendu par les partis de gauche, des socialistes, des antimilitaristes qui plaçaient au premier rang la justice et la vérité. On pourra tout espérer des hommes tant qu'ils seront capables de ce courage et de cette noblesse. On ne peut qu'en désespérer s'ils en sont incapables.

•••

La vérité est inséparable de la justice. On ne peut être juste en se servant du mensonge, qui est la première injustice. Mais n'oublions pas que la justice ne se limite pas aux cas que nous avons énumérés. Nous ne voulons pas qu'on nous trompe, donc nous ne voulons et ne devons pas tromper. C'est bien, mais ce n'est pas assez. Notre vie totale déborde largement ces sphères qui, dans l'ensemble, apparaissent secondaires. C'est à l'ensemble des rapports humains que doit s'étendre la justice sans laquelle il n'y a pas de morale. Nous ne voulons pas être asservis, brimés, condamnés à la misère ; nous ne voulons pas être volés dans l'échange de produits et de services, de travail fourni et de rémunération obtenue. Cela signifie que nous ne voulons pas asservir, brimer, condamner à la misère, voler dans l'échange de produits et de services, de travail fourni et de rémunération obtenue ; que nous ne voulons pas être exploités pas plus qu'être exploités. Car il y aurait injustice, et par conséquent immoralité.

Une fois de plus, nous voyons que la justice et la moralité doivent tendre à l'universalité, et pour être telles débordent les castes, les classes, les partis, les nations, et embrasser tous les hommes. Ce n'est que quand tous les hommes ne seront plus divisés en castes, en classes, en partis, en nations, que cette universalité sera possible, car l'éthique mise en pratique ne reconnaîtra pas de différences ni de hiérarchies dans les droits de chacun. La morale humaine, telle que nous l'avons définie, implique donc la disparition des irrégularités sociales, de l'oppression politique, de l'inégalité économique. Ce n'est que dans la mesure où l'humanité aura mis fin à un état de choses qui nous heurte d'abord par ce qu'il contient d'injustice et d'inégalités que l'on parviendra au plus haut degré de morale, à une plus haute dignité, à une noblesse impossible dans une société où la lutte de tous contre tous est la loi générale.

•••

Sans doute l'époque que nous traversons, et les perspectives immédiates qui s'ouvrent à nous à l'échelle planétaire ne constituent-elles pas une garantie pour l'espérance en ce qui concerne non seulement la recherche, mais encore le respect de la vérité et la conduite morale et juste qui en découle, ou doit, ou peut en découler. Ce sont maintenant les peuples entiers, les grandes masses humaines des nations et des continents qui sont appelés à se prononcer sur d'innombrables problèmes de leurs pays respectifs, des autres pays, du monde entier. Chacun de ces problèmes est complexe, car rien n'est simple. Et il faut, pour se prononcer avec le moins d'erreur possible, des connaissances et une culture qui manquent aux populations mobilisées, dont le degré d'instruction et d'évolution est du reste très différent d'un pays à l'autre, d'un continent à l'autre plus encore. Il faut aussi une capacité de compréhension, une habitude de tolérance qui sont pour le moment l'apanage d'un très petit pourcentage de la population du globe.

Aussi sommes-nous dans la période des slogans, des explications simples et simplistes, des formules passe-partout, des phrases à l'emporte-pièce. On s'assure l'adhésion et l'appui des peuples-masses en s'adressant à leurs sentiments irréfléchis, à leurs instincts souvent les plus primaires, à leurs réactions élémentaires. Tel étranger est l'ennemi traditionnel, coupable de toutes les atrocités et de toutes les exactions. Pour l'Américain du centre et du sud, le "yankee" est l'exploiteur, le responsable de tous les maux soufferts, et les partis les plus démagogiques suscitent une haine qui leur assure le concours des majorités. Pour les masses socialisantes, le capitalisme indifférencié dans le temps et dans l'espace est responsable de tous les méfaits commis dans le monde, de tous les retards dans le progrès humain, ce qui ouvre la voie à l'étatisation croissante dont on ne voit pas les dangers, différents mais aussi grands, sinon plus grands encore que ceux de l'économie libérale. Ce qui, aussi, ne pose pas devant la conscience des ouvriers le problème de leurs responsabilités individuelles et collectives, immédiates et historiques, de leur attitude, de leur comportement, de leur morale. Pour l'athée, les catholiques sont forcément réactionnaires, même s'il s'est produit et se produit une évolution dans la pensée de larges secteurs placés sous cette dénomination, et si, sur certains points, depuis Lamennais et Lacordaire, par une interprétation sociale et rénovée du christianisme, certaine pensée catholique contribue, entre autres, par son opposition à l'étatisation universelle, à la diffusion d'un humanisme nouveau qui pourrait être appelé un jour à se fondre dans une conception plus large, ou contribuer à la former (6). Pour de nombreux catholiques (cela dépend encore des pays, car leur évolution est très différente en France, en Italie, en Allemagne de ce qu'elle est actuellement en Espagne, et dans nombre de républiques de l'Amérique du Sud), les sans-Dieu sont forcément des gens immoraux, qui méritent le mépris, sinon les plus grands châtements.

Nous n'en finirions pas d'énumérer toutes ces attitudes filles du mensonge qui proviennent de l'intolérance innée, de l'étroit besoin de certitude et des seuls moteurs passionnels avec lesquels on mène — et l'on exploite si souvent — les foules. Ce ne sont pas des raisons et des raisonnements, des analyses objectives, des connaissances longues à acquérir qu'il faut aux multitudes d'hommes et de femmes que l'on fait se prononcer sur ces problèmes qui les dépassent — mais des phrases sonores et des mots d'ordre. Elles ne veulent pas discourir (et pour elles,

raisonner c'est discourir) : elles veulent agir, prendre parti. Et toutes les raisons, non pas seulement morales, qui les poussent à l'action dans la sphère généralement réduite où elles vivent, sont en général autant de déformations de la vérité. La conduite qui s'ensuit peut ne pas être volontairement immorale ; elle peut même être morale quant à l'intention des gens simples qui suivent les agitateurs, les démagogues et les politiciens. Elle n'en est pas moins opposée à l'éthique.

Aussi sommes-nous dans une situation qui, à l'échelle mondiale où nous vivons et vivrons chaque jour davantage est essentiellement paradoxale. La diffusion de la culture permet à une minorité croissante, et composée d'hommes appartenant aux tendances les plus diverses, une compréhension plus large et plus juste des problèmes posés à l'ensemble de l'humanité. Mais l'introduction des multitudes passionnelles et incultes, trop souvent plus promptes à haïr qu'à aimer, dont se sert la démagogie de droite et de gauche, aggrave l'incompréhension de l'ensemble, d'un ensemble qui se prononce en aveugle, et qui joue, ou que l'on fait jouer dans le destin du monde. Si nous ajoutons l'influence malsaine du totalitarisme sur presque la moitié du genre humain, et son exploitation du potentiel des masses pour parvenir à ses fins, peut-être pouvons-nous dire que depuis longtemps nous n'avons jamais été si loin du triomphe de la vérité, car jamais on n'a menti avec tant d'impudeur, de science et de perfection. Une fois de plus, la vérité pure, élevée elle aussi à l'échelle universelle, à la compréhension universelle, apparaît comme un des constituants et des besoins fondamentaux de l'éthique.

•••••

## Ferments de dissolution

Contrairement à ce que l'on a cru au dix-huitième et au dix-neuvième siècle, contrairement à ce que tant de gens croient encore, le progrès de l'humanité n'est ni fatal, ni inéluctable : il est avant tout une œuvre volontaire des hommes, il dépend entièrement d'eux. La fameuse phrase de Paul Valéry : "Civilisations, nous savons que nous sommes mortelles" n'apprend rien à ceux qui ont étudié l'histoire. Quel défilé d'ascensions, d'apogées, de décadences ! Civilisations égyptienne, du bassin de l'Indus, de Summer, de la Crète, de Babylone, d'Etrurie, de la Grèce, de la Chine, de Rome, du monde arabe, de l'Amérique précolombienne, de l'Afrique... pour ne citer que les plus importantes parmi celles que nous connaissons avec le plus de certitude, toutes s'imposent à notre attention et à nos regrets. Et qui veut connaître les causes de ces reculs, quiconque revit les avatars de l'humanité dans le drame des millénaires constate que ces créations des hommes se sont avant tout effondrées d'elles-mêmes, ou que, quand la chute s'explique aux lueurs d'une attaque extérieure, celle-ci a pu triompher, souvent avec une extrême facilité, grâce à la corrosion interne qui avait affaibli et décomposé les nations attaquées. Ce fut le cas de la Grèce, de Rome, de Byzance, des empires inca et aztèque.

Les luttes intestines se retrouvent dans l'histoire des villes aussi bien de Grèce que des nations d'Asie Mineure conquises par Alexandre à qui elles ouvrirent souvent leurs portes, et dans celles du Moyen Âge. Centralisation étouffante qui en fut parfois la conséquence, et bureaucratie d'Etat proliférante paralysant l'ensemble des activités ; guerres ruineuses et dévastatrices ; exactions croissantes de la fiscalité qui, à Rome, provoqua la mine de l'agriculture et des agriculteurs ; luttes de classes, conséquences fatales de la division de la société en patriciens et plébéiens, exploités et exploités ; dans certains cas, tel celui d'Athènes, prédominance de la démagogie irresponsable commandant sur la place publique, et qu'Aristophane dénonçait inutilement, esclavage des "métèques" qui déshonorait une nation, pourtant merveilleuse sous d'autres rapports...

Toutes ces successions de crises qui ont mené à l'abîme sociétés et civilisations ont un trait commun : les collectivités décadentes n'ont pas conscience de leur décadence. Chaque individu, chaque groupement, chaque corporation défend ses intérêts propres et immédiats contre les intérêts généraux et permanents de l'ensemble. La signification et la résonance des attitudes adoptées échappent par manque de solidarité collective. Seuls des individus clairvoyants et liés par leur nature généreuse, leur culture et leur prévoyance à la ville ou la nation en pleine involution voient et comprennent. Mais tel Démosthène ils parlent en vain et ne sont pas compris. D'autre part l'ignorance de l'histoire n'a pas permis aux générations qui laissaient la société s'en aller à la dérive, ou qui l'entraînaient, de percevoir ou de comprendre que la paralysie gagnait l'organisme général.

Toutefois les générations actuelles et futures sont armées de moyens d'analyses rétrospectives qui leur permettent de se prémunir contre ces dangers toujours renaissants. Elles doivent tenir compte de tous les facteurs de dissolution qui se sont manifestés dans le passé, afin d'en prévenir le retour. Car en cela comme en bien d'autres choses, et même si les formes en sont modifiées, l'histoire se répète (7).

La croyance en la fatalité du progrès constitue l'un des dangers majeurs de toutes les époques, donc de la nôtre. Et nous ne serons jamais assez sur nos gardes contre l'invasion des éléments adverses, des infections paralysantes ou des intoxications mortelles qui peuvent se produire et menaceront toujours les sociétés, quel que soit le stade de leur évolution.

En ce sens, l'illusionnisme généreux et optimiste des philosophes et des humanistes du passé a été remplacé par une systématisation doctrinale qui égare ses très nombreux adeptes : l'interprétation dite " dialectique " de l'histoire.

Selon cette interprétation, tout organisme vivant se développe et, pendant son développement, élabore ou crée l'organisme nouveau et supérieur qui lui succédera. Ainsi, du point de vue social, le servage a succédé à l'esclavage, puis le salariat au servage, et le socialisme succédera au salariat en vertu de cette loi dialectique qui conduit toujours à des stades supérieurs. Le progrès est donc assuré par le mécanisme même de la vie. Et les adeptes de la méthode dialectique — telle qu'elle a été développée par Engels et ses amis — croient non seulement que le progrès est fatal au sens où ils l'entendent, mais encore, par voie de conséquence, que tout ce qui est nouveau est progressif.

Pour admettre le bien-fondé de cette doctrine, il faudrait d'abord qu'au cours de six mille ans d'histoire connue ne se soient pas produites toutes les décadences mortelles que nous connaissons. Par rapport aux stades précédemment parcourus, chaque stade représentait une étape nouvelle, mais pas forcément un progrès. Les organismes sociaux constitués tombaient en poussière : rien de plus. La barbarie s'installait à leur place, comme les mauvaises herbes dans un champ qu'on ne cultive plus.

D'autre part, et toujours suivant la méthode dialectique telle qu'elle a été décrite et est interprétée par ses disciples, s'il est absolument nécessaire que chaque type de société et de civilisation évolue, et engendre un type nouveau et supérieur, la question se pose de savoir quel type de civilisation ou d'organisation sociale succédera au socialisme ou au communisme, qui est pour ses partisans le but de l'histoire, et s'il sera nécessaire qu'il en soit ainsi ? Car nous arrivons là à la fin des successions dialectiques, et se pose le problème d'établir s'il n'existe pas des valeurs éternelles qui constituent ce qu'il y a de plus valable et de plus solide dans toutes les formes de civilisation ?

Dans cet ordre de choses, on peut dire qu'il n'y a à peu près rien de nouveau sous le soleil. Il faut prendre conscience de ce qui existe, choisir ce qui est le plus valable et le développer, l'appliquer selon l'évolution des facteurs sociaux et vitaux de l'humanité et de ses structures organisationnelles.

Mais gardons-nous de la superstition des nouveautés. Historiquement, le fascisme et le nazisme ont été des faits nouveaux. Ils n'apportèrent pas de progrès. Le totalitarisme de nos jours est aussi un fait nouveau : il est en deçà de ce que représentaient le tsarisme et le capitalisme privé.

Non, le progrès n'est pas fatal. Il doit être avant tout l'œuvre de notre pensée, de notre conscience, de notre effort créateur, et de cette espèce de responsabilité collective que les minorités les meilleures toujours ont prise en charge parce que dans son mécanisme biologique dont les raisons nous échappent, l'espèce a créé et continue de créer ceux que guide la mystique du perfectionnement de l'homme et de la société.

Les décadences et la mort des civilisations passées n'ont pas eu pour explications essentielles des causes économiques. Généralement, la production, l'exportation et l'importation de biens consommables, l'exploitation des terres, l'industrie, le commerce national et international avaient, au contraire, comme ce fut le cas à Rome, atteint un degré de développement très élevé pour l'époque, et on n'enregistre pas de décalage sérieux entre l'importance des ressources matérielles et celle de la natalité. C'est dans le domaine du comportement moral, au sens négatif du mot, dans l'ambition, la volonté de pouvoir, la soif de domination, de conquêtes et d'exploitation des autres peuples que se trouvent les principales, sinon les seules explications valables. Là est d'abord la cause des guerres qui ont fourni à la République romaine, puis à l'Empire, les moyens matériels d'existence. Les citoyens en perdirent l'habitude du travail, de l'effort, du labeur fécond, bases de la conscience publique. Pendant des siècles, la populace, qui si souvent ne se différenciait pas du peuple, a vécu des dons gratuits faits par l'Etat, s'est repue de jeux de cirques, de massacres de gladiateurs, a imposé sa volonté aux empereurs, qui souvent ne craignaient qu'elle. Guerres continues à l'extérieur, dépenses non compensées par une production correspondante à l'intérieur, farniente institutionnalisé, corruption des mœurs contribuèrent à engendrer la corruption administrative, l'augmentation démesurée des impôts, l'écrasement de l'économie, le tout aggravé par le travail presque gratuit des esclaves au bénéfice des grands propriétaires terriens, ce qui grossissait continuellement les rangs de la plèbe toujours revendiquant les “ panem et circences ”.

Plus près de nous, la décadence de l'Espagne apparaît aussi comme un fait qui ne s'explique pas par des raisons de structure économique, de production ou de technique de production. Comme à Rome, le recul matériel est conséquence d'une attitude morale — ou immorale — et politique. En même temps qu'elle finissait de chasser les Arabes, l'Espagne, d'une part, découvrait l'Amérique, et de l'autre se jetait à corps perdu dans le fanatisme religieux et les guerres européennes empreintes de ce fanatisme. Les arts, les métiers, les techniques industrielles et agricoles qu'avaient fondés et organisés ceux qui, durant sept siècles, introduisirent le meilleur des civilisations égyptienne, grecque, hindoue, chinoise, disparurent avec les établissements de bains, les universités, les bibliothèques, les foyers de culture. Les immenses quantités d'or importées d'Amérique centrale et du Sud, grâce à l'exploitation démesurée des Indiens qui mouraient par millions, l'occupation de la Sicile, de l'Italie (8), des Pays-Bas, de la Belgique et d'une partie de la France, permirent à l'Espagne d'acheter à l'étranger presque tout ce

qu'autrefois elle fabriquait elle-même. L'agriculture et l'élevage, le tissage, l'industrie du verre, du cuir, du bois, la construction navale furent à peu près réduits à néant. Un moment vint où il fallait faire venir d'Angleterre des ouvriers pour réparer les vaisseaux, où, selon certains historiens, l'immense majorité des Espagnols n'étaient plus que des soldats, des mendiants ou des moines. Le fanatisme catholique faisait la loi, et Darwin a pu, en énumérant certaines causes artificielles de décadence des nations, rappeler que pendant trois siècles l'Inquisition avait mis à mort, à raison de mille par an, les hommes les plus ouverts à la recherche scientifique, à la vie intellectuelle, au progrès.



Le déclin des peuples et des civilisations ne s'explique donc pas uniquement par les circonstances adverses, et nous insistons sur ce point parce que nous croyons que la direction imprimée à l'évolution du monde occidental, entendu comme l'ensemble des nations d'Europe et d'Amérique du Nord suit, par des voies différentes, un chemin susceptible de nous conduire à l'abîme, et cela très rapidement.

Nous avons dit qu'une des caractéristiques des périodes décadentes est que les hommes qui y vivent ne soupçonnent pas que la collectivité à laquelle ils appartiennent chemine vers l'anéantissement de ses valeurs humaines. Cela est applicable à la société de nos jours. Chaque cycle historique a ses composantes, et c'est en partant d'elles qu'il nous faut l'étudier. En poussant un peu loin l'analyse on trouve, toutes proportions gardées, ou mis à part les éléments moteurs, des similitudes qu'il convient de signaler.

Nos craintes pourront provoquer l'incrédulité et des jugements ironiques. Jamais, pourra-t-on nous dire, la maîtrise de l'homme sur la matière n'a été aussi grande. Les sciences physiques nous permettront bientôt d'aller visiter les autres planètes, et peut-être les générations futures pourront-elles en modifier le cours ; les savants peuvent décomposer la matière en énergie, et faire les premiers pas pour l'opération inverse ; les découvertes multipliées ont donné naissance à des techniques et des supertechniques qui, il y a dix ou vingt ans, appartenaient au domaine de la science-fiction ; de plus en plus, l'homme est remplacé par des mécanismes qui travaillent mieux que lui et mettent à la disposition des populations privilégiées des quantités croissantes de biens de consommation, des possibilités toujours accrues de loisirs et de plaisirs. Tout cela n'assure-t-il pas un avenir de plus en plus prometteur et plein de certitudes, qui justifie le plus radieux optimisme ?

Telle est l'opinion générale de ceux qui, à l'opposé des esprits que déroutent et déconcertent les découvertes inquiétantes et toujours nouvelles qui peuvent un jour faire sauter la planète, ne voient pas plus loin dans la vie des sociétés.

Mais si tous ces éléments, toutes ces découvertes et surtout les applications qui en sont faites devaient desservir l'homme et l'humanité plus qu'elles ne les serviront ? Si, par des voies inattendues, toutes ces techniques et supertechniques devaient nous conduire à une impasse ? Si l'atomistique, la mécanique ondulatoire, la cybernétique, l'avance foudroyante de la physique nucléaire nous

déshabitueraient de penser à la réalité supérieure de l'esprit humain ? Si les millions d'automobiles, les dizaines de milliers d'avions, le nombre infini d'appareils et de machines de toutes sortes constituaient, pour des raisons qu'on ne suspecte pas encore (du moins à une échelle suffisante), un danger mortel pour l'avenir de l'humanité ?

Nous ne posons pas ces questions pour jouer les trouble-fête, mais parce qu'elles répondent à des problèmes très concrets dont la gravité met en jeu toutes les valeurs de la civilisation moderne. Voyons quelques faits.

•••

En mars 1953, le "New York University Bellevue Medical Center" publia un rapport présenté par le docteur Hans Kraus et Ruth P. Hirschland, qui avaient soumis 4 458 enfants et jeunes gens des Etats-Unis, tous bien portants, et âgés de six à dix-neuf ans, à six épreuves physiques destinées à contrôler leur endurance, leur musculature et leur souplesse par des exercices appropriés à leur âge. Cinquante-six pour cent ne purent supporter les épreuves. Les deux chercheurs firent ensuite les mêmes sondages en France, en Autriche, en Italie. Les échecs ne s'élevèrent qu'à huit pour cent.

L'explication donnée fut la suivante : "Les enfants nord-américains vivent dans un trop grand confort. Ils ne montent jamais un escalier, ne descendent jamais la poubelle, ne vont jamais chercher du bois ou du charbon à la cave, ne se déplacent qu'en voiture. De plus, ils ont, pratiquement, renoncé aux jeux violents, car ils passent presque tous leurs loisirs devant la télévision. Même dans les fermes, la mécanisation largement répandue a éliminé l'effort de la vie quotidienne. Et le sport, largement pratiqué, ne remplace pas le banal entraînement d'un enfant européen qui ne fait pas de sport."

On sait que de toutes les nations du monde il n'en est pas une où l'enfant soit plus choyé qu'aux Etats-Unis, plus heureux, plus bourré de vitamines, plus surveillé dans sa santé physique, plus élevé selon les règles de la diététique scientifique. Il n'empêche que malgré la belle stature et la belle apparence de santé des boys, ceux-ci sont en pleine régression quant à leur capacité vitale naturelle. Placés devant les difficultés sanitaires si souvent connues au cours des âges, ils ne résisteraient pas là où d'autres, moins bien soignés, moins bien nourris, bien moins surveillés résisteraient. Ajoutez que le même rapport faisait remarquer qu'en trois ans 1 700 000 Américains de moins de vingt-six ans avaient été déclarés inaptes au service militaire. C'étaient probablement aussi, dans l'ensemble, de beaux boys bien alimentés, mais cela ne suffisait pas pour que leur constitution et leur résistance physique répondent à ce qu'on demande normalement à des garçons de leur âge.

Voilà donc un exemple frappant du rôle néfaste que le manque de vigilance biologique et l'utilisation sans mesure des produits remplaçant l'activité naturelle de l'organisme humain peut jouer dans la vie de la race et l'évolution d'une nation.

Voyons maintenant ce qu'une autre désorientation fait naître au point de vue moral, en même temps que social.

Toujours aux Etats-Unis, le nombre de délits graves de toutes sortes commis en 1956 dépassait 2 500 000. La moyenne quotidienne atteignait 37 personnes assassinées, 260 assaillies, 55 violentées ; le nombre quotidien de vols simples s'élevait à une moyenne de 4 377, celui des cambriolages à 1463, de vols d'automobiles à 738, et les hold-up et autres actes de brigandage à 163. Sur l'ensemble des délinquants arrêtés, 60 pour cent avaient moins de dix-huit ans, et la jeunesse criminelle participait aux méfaits correspondant à cette catégorie dans une proportion de 40 pour cent.

En juillet de l'année suivante, à New York, 8 000 gangsters en culotte courte étaient maîtres de la rue. Débordée, la police dut proclamer le couvre-feu, et il fallut, comme dans d'autres villes, avoir recours à une grande variété de mesures répressives et préventives pour mettre un frein aux meurtres, aux viols, et aux sanglantes batailles de rues entre les gangs.

Depuis, la délinquance n'a fait qu'augmenter. Dans un pays riche où, à part certains Etats du sud (dont on trouve l'équivalent ou de conditions d'existence bien pires dans d'autres nations) le standard de vie est le plus élevé du monde, où la liberté sexuelle est très largement pratiquée, l'année 1958, déclarait l'attorney général William Rogers, a connu une augmentation générale de la criminalité s'élevant à 9,3 pour cent par rapport à l'année 1957, dont 40 viols par jour. Enfin, en 1959, la criminalité juvénile augmenta de 14 pour cent, et les chiffres publiés pour le premier semestre 1960 indiquent que le mal continue de s'accroître.

Nous nous garderons bien de citer d'horribles assassinats commis par des enfants qui parfois n'avaient que huit ou neuf ans. D'après nos méthodes de raisonnement traditionnelles, ces actes sont inexplicables, et ils déroutent les parents, les pédagogues, les psychologues, les pasteurs protestants et les prêtres catholiques érigés en directeurs de conscience (9).

Dans une autre région du globe, au nord de l'Europe, la jeunesse suédoise a posé un problème similaire. Elle ne va pas si loin que celle des Etats-Unis, et la proportion des délinquants y est moindre. Mais son comportement est assez inquiétant pour que, là aussi, parents, pédagogues, psychologues et pasteurs s'interrogent sur les causes des vagues de violence qu'à diverses reprises les jeunes de Stockholm, Malmö, Sollefteka et autres villes ont fait déferler dans des explosions retentissantes. Là encore ces actes sont d'autant plus inexplicables, si nous les examinons à la lumière de nos critères traditionnels, que la jeunesse suédoise est privilégiée par rapport à celle des autres pays d'Europe. Un apprenti de Stockholm dispose, comme argent de poche, de sommes aussi importantes que le salaire entier de jeunes ouvriers de France, d'Italie, de Belgique ou d'Allemagne. Cependant, les excès, le comportement antisocial d'une partie de la jeunesse suédoise prouvent un désarroi, un égarement moral absolument déconcertants.

Nous disions que, contrairement à une opinion, presque une croyance très répandue, il ne suffit pas d'améliorer leur condition économique pour que les hommes s'élèvent à un plus haut degré de moralité. L'exemple de l'attitude antisociale de ces jeunes qui, s'ils ne vivent pas tous dans des pays riches, appartiennent le plus souvent aux classes privilégiées, le prouve encore. Non pas

tant parce que l'oisiveté est la mère de tous les vices", vieux proverbe qui résume aussi une expérience humaine universelle qu'on ne peut ignorer, que parce que l'enfant nord-américain qui trouve tout naturel de disposer presque dès sa naissance d'une automobile, et de la conduire à quatorze ou quinze ans, trouve aussi tout naturel d'en changer le plus souvent possible. Une fois placé sur ce plan, et contrairement à ce qu'aussi nous croyions, il n'est pas rassasié, ne connaît pas la satiété. L'enfant pauvre se contentera plus longtemps de son cheval de bois, ou du bâton qui lui en tient lieu, que l'enfant riche de sa six ou huit chevaux. Le besoin de changement continu est d'autant plus impérieux en lui que dans son entourage les nouveaux modèles de voitures des uns et des autres, les rivalités d'ostentation, les nouvelles tentations de toutes sortes, l'incitation aux nouveaux achats sans cesse répétés (10) sollicitent sans arrêt sa convoitise. Au milieu de ces sollicitations diverses, les désirs successifs ou simultanés sont chez lui plus exaspérés que chez l'enfant qui ignore tant de merveilles et tant de besoins. Et le vol, l'acte antisocial qui permettent de satisfaire à cette convoitise sont d'autant plus fréquents qu'ils sont ainsi plus provoqués.

Cela met en cause toute la conception de la vie, tout le système social dans lequel nous vivons.

•••

Recul de la vitalité physique, de la résistance biologique... recul de la morale individuelle et sociale, et par conséquent du comportement de tous et de chacun... Deux dangers qui constituent une menace d'autant plus grande qu'elle intéresse la jeunesse, c'est-à-dire l'avenir des nations, et bien que, aux Etats-Unis, où le mal est plus grand, les jeunes atteints ne dépassent pas 5 pour cent. Mais rien ne nous garantit qu'il ne s'étendra pas à l'avenir. On compte en France 60 000 cas de jeunesse délinquante par an. On en prévoit 100 000 pour dans quelques années.

•••

D'autres faits, d'un caractère différent, posent, sous des aspects matériels, le problème moral dans les nations en plein essor. Nous savons que les Etats-Unis sont le pays où la production et la consommation atteignent les plus hauts chiffres par habitant. Nous n'oublions pas que les produits agricoles et industriels y sont inégalement répartis, et récemment John Kennedy, alors candidat à la présidence de la République, déclarait à un journaliste français que dix-sept pour cent des citoyens de son pays se couchaient tous les soirs sans avoir assez mangé. Il est vrai que la ration de ces citoyens serait sans doute considérée comme amplement suffisante dans beaucoup de régions de la terre, mais ne nous arrêtons pas à cette question, et retenons-en, encore une fois, le caractère moral.

Dans l'ensemble, le niveau de vie du travailleur nord-américain est supérieur à celui de bien des bourgeois des nations européennes car, ne l'oublions pas, c'est aux Etats-Unis mêmes que se consomment 95 pour cent des produits industriels sortis du formidable complexe économique de la nation.

Mais voici une première conséquence de cette extraordinaire richesse : les Etats-Unis, qui totalisent 7,5 pour cent de la population mondiale, consomment 60 pour cent des matières premières produites dans le monde. Le 40 pour cent restant est réservé aux 92,5 pour cent des habitants de la terre. Le fait implique en soi une injustice énorme et une immoralité qui heurte violemment tout homme épris de justice. Nous ne reprochons pas son niveau de vie à la population nord-américaine, car, particulièrement en Europe, et dans toute l'Amérique du Nord, du centre et du Sud, la population blanche tend à jouir au maximum des réalisations matérielles qu'elle peut atteindre, et en cela il est absurde de faire à l'habitant moyen des U. S. A. un grief particulier pour le standard de vie qu'il a su atteindre par son travail, sa capacité technique et d'organisation et les extraordinaires ressources de son sol et de sous-sol.

Malgré tout, le fait demeure : 60 pour cent des matières premières produites dans le monde sont consommées par 7,5 pour cent de la population mondiale. Selon la morale de privilège admise par la majorité des hommes, cela est juste. Aux yeux de la morale humaine, cela choque profondément, d'autant plus que, pour maintenir ce résultat, les Etats-Unis doivent acheter des quantités toujours croissantes de matières premières aux autres régions du globe : fer du Canada, de Terre-Neuve, du Venezuela, du Brésil ; étain de Bolivie et de la Malaisie ; cuivre du Chili, du Congo, de la Rhodésie ; caoutchouc, de l'Indochine, de l'Indonésie, bauxite d'Afrique, pétrole du Venezuela, du Mexique, du Canada, du Moyen-Orient, etc. Ils payent, cela est vrai. Selon l'esprit capitaliste, ils sont irréprochables et les nations exportatrices protestent régulièrement quand ils diminuent leurs achats, car elles ont besoin de vendre les produits de leur sous-sol pour en acheter d'autres, et n'ont pas encore appris à créer des industries de transformation pour vendre ces produits sous la forme d'articles industriels finis, ou même semi-finis (11).

Mais, en même temps, ces nations ont le sentiment, et nous l'avons aussi, d'une espèce de pillage de leurs biens, que ne compensent pas les dollars, qui les dépouille de ce dont elles auront besoin d'ici une ou plusieurs décades. Or, au pas où vont les choses, les Etats-Unis augmenteront de plus en plus leurs achats, comme l'augmentent la France, l'Allemagne, l'Angleterre, la Suède, le Canada, toutes les nations riches et techniquement organisées (nous verrons plus loin ce qu'il en est de la Russie). Mais cela doit nous mener bientôt à une situation impossible, dont les conséquences seront extrêmement graves.

La première de ces conséquences, après l'état de surconsommation auquel est arrivée la population, est que les réserves du sous-sol nord-américain sont sur le point de disparaître. Voilà déjà des années que les spécialistes avertis ont multiplié les cris d'alarme : les grands gisements de fer de Minnesota, de Mesabi, de Vermilion, de Menominee, s'épuisent rapidement. En ordre, décroissant, les réserves de fer connues dans le monde sont les suivantes : Russie (chiffres publiés en novembre 1960), 22 milliards de tonnes ; Inde, 16 milliards ; Brésil, 15 milliards ; France, 8 milliards ; Etats-Unis, 4 milliards ; Grande-Bretagne, 3 milliards ; Allemagne, 2 milliards. En laissant à part la teneur de métal pur, qui varie selon les gisements, en supposant une moyenne égale pour l'ensemble des pays, et étant donné que ce sont les gisements les moins riches et les moins rentables que l'on exploite maintenant aux U. S.A., ce pays n'a plus de fer que

pour environ douze ans.

Il lui faut donc en acheter de plus en plus à l'étranger, et le canal du Saint-Laurent a été construit si rapidement pour assurer, à travers le Canada, le transport du minerai extrait des mines du Labrador. Dès 1956, le spécialiste Stuart Harrison, de la Cleveland Clif Co, déclarait : "En 1980, les sociétés américaines importeront 70 millions de tonnes de fer par an." Il peut y avoir quelques différences d'appréciation quant aux dates prévues, mais la tendance rapide existe, et se confirme. Avec l'augmentation de la production, devenue un article de foi indiscutable, elle ne fera que s'accroître. Aussi, chose inimaginable au début du siècle, l'industrie sidérurgique garde-t-elle et utilise-t-elle de plus en plus la ferraille, jadis juste bonne pour être exportée à bas prix à des nations comme l'Italie, qui ne tire de ses mines qu'un million de tonnes de fer par an.

Mais l'échéance est certaine. Et elle le sera fatalement pour le cuivre, le mercure, l'étain et autres métaux non-ferreux. Aussi la perspective mondiale ne peut que conduire au pessimisme. Actuellement, si nous divisons le total des réserves connues par le nombre d'êtres humains qui peuplent le globe, en prenant pour base la consommation des U. S. A., il n'y a au monde de fer que pour environ quarante ans. Mais à la cadence atteinte, en quarante ans la population mondiale aura doublé... On voit une fois de plus l'absurdité de ceux qui veulent baser le socialisme sur l'abondance, et croient possible d'étendre, à toute l'humanité, le niveau de vie atteint des frontières du Canada à celles du Mexique.

•••

Il y a trois ans, Walter Reuter, leader syndical des ouvriers de l'automobile, affirmait que la production industrielle nord-américaine pouvait, et devait augmenter de 10 pour cent par an. En appliquant la règle des intérêts composés, neuf ans seraient suffisants pour doubler les chiffres actuels. En neuf ans, les U.S.A. auraient donc aussi plus que doublé la consommation de matières premières ; et puisqu'ils en consomment 60 pour cent maintenant, il ne resterait rien, et moins que rien, pour 92,5 pour cent de la population du globe.

Nous ne dirons pas que Walter Reuter n'a cure de cette conséquence : simplement il n'y pense pas. Pas plus que n'y pensent les leaders syndicaux, les économistes, les journalistes ou les simples particuliers des autres pays. Partout, l'augmentation de la production est à l'ordre du jour. Les commentateurs se lamentent quand elle n'est que de 3 ou 4 pour cent par an, se réjouissent si elle les dépasse, comme ce fut le cas de la France dans les années fastes qui suivirent la deuxième Guerre mondiale. La nation qui ne multiplie pas ses rendements à un rythme accéléré est jugée retardataire ou décadente, même si elle produit largement assez ou encore en excédent pour des besoins normaux. Et nous voyons les statisticiens, les économistes, acharnés à préconiser ou prévoir à grand renfort d'arguments, massifs, l'élévation continue du standard de vie. Gouvernants, ministres, partis d'opposition toujours critiquant ce que fait le gouvernement, quittes à faire exactement pareil quand ils atteignent le pouvoir, font de la surenchère à qui mieux-mieux. Car la productivité, la consommation, l'augmentation forcée des jouissances matérielles sont plus qu'un mot

d'ordre : ils sont une religion, un culte ou un autel sur lequel on est prêt à tout sacrifier.

En France, le commissariat au Plan prévoyait que de 1956 à 1965, l'augmentation totale de la production serait de 48 pour cent. Le spécialiste du Figaro, Pierre Locardel, affirmait, le 22 mai 1956, que le niveau de vie des Français pouvait doubler en dix ans. Dans tous les pays, les technocrates font de semblables prédictions, expriment semblables aspirations, en saturent les masses et plus encore les couches de la population les plus favorisées dans le partage du revenu national : l'appétit vient en mangeant. Et c'est parce qu'on leur a fait croire en cet immense mensonge de l'augmentation foudroyante de la production dans la Russie totalitaire qu'une partie d'entre elles est prête à admettre le joug le plus odieux que l'on puisse imaginer.

Celui qui tient compte de tous ces facteurs se demande du reste, devant la bataille des statistiques et des dépassements qui se poursuit entre principalement la Russie et les U. S. A., où doit mener cette compétition. C'est à qui gaspillera le plus des biens nécessaires à l'humanité, à qui précipitera le plus l'arrivée du moment où les hommes ne disposeront plus des ressources naturelles nécessaires à leur vie matérielle. Une telle inconscience, une telle folie sont absolument déconcertantes. Les U.S.A. en donnent un autre exemple à la lumière de chiffres récents. On le sait, l'U.R.S.S. s'étend sur la sixième partie des terres immergées. Elle couvre 22 403 000 kilomètres carrés. Selon les toutes dernières statistiques, les recherches géologiques ont révélé, nous l'avons dit, l'existence de 22 milliards de tonnes de minerai de fer dans les gisements jusqu'ici découverts. Les recherches continuent. Il n'est pas impossible que, sur cet immense territoire, on trouve d'autres réserves.

En échange, les U.S.A. couvrent, leurs territoires extérieurs compris, 9 374 270 kilomètres carrés. Nous avons dit que les réserves de fer, toutes connues, sont de 4 milliards de tonnes, et la consommation est plus intense qu'en U. R. S. S. Si bien que, dans un laps de temps très court, les U.S.A. seront absolument démunis de fer devant une Russie qui en regorgera. C'est la vie même des Etats-Unis qui est en jeu devant son puissant adversaire. La religion de l'abondance matérielle les mènera plus sûrement à leur perte que les engins nucléaires russes.

La courbe d'augmentation n'est pourtant pas décevante dans les nations privilégiées. Selon l'Annuaire de la Statistique de l'O.N.U., de 1938 à 1957, la production mondiale d'objets manufacturés a augmenté de 150 pour cent ; le tonnage de la flotte marchande non compris l'U.R.S.S., l'Europe orientale et la Chine communiste, était, au début de 1959, deux fois et demie plus élevé qu'en 1938 ; en 1957 on recensait 335 000 000 de récepteurs de radio, dont 150 000 000 aux U. S. A., 120 000 000 en Europe y compris l'U.R.R.S. (qui possédait 30 000 000 de postes pour 210 millions d'habitants) ; on comptait, aux U. S. A., 672 postes pour 1000 habitants parmi lesquels de nombreux ouvriers en ont deux ou trois par ménage : un dans la salle à manger, un dans la chambre à coucher, un dans la cuisine. Les postes de télévision se multiplient aussi : nous le voyons en France chez un nombre croissant de salariés, comme nous voyons s'étendre l'usage de l'automobile (une voiture pour neuf personnes, mais le troisième plan de modernisation prévoit une voiture pour quatre habitants en 1976). Autre

exemple : en dix ans, la consommation mondiale de papier a augmenté de 61 pour cent. A cette vitesse, les forêts du Canada, de la Suède et d'autres régions du globe seront bientôt en danger.

Mais la folie de la surproduction — qui directement ou indirectement répercute contre l'économie des pays les plus pauvres — l'emporte sur toutes les prévisions de sagesse. Demain, pour avoir du papier, on dévastera les forêts d'Afrique au sol déjà terriblement érodé, et l'on transformera, par voie de conséquence, ce qui reste des régions cultivables en désert. Que pendant des millénaires, les noirs, ignorants et imprévoyants, aient dévasté le sol par la pratique désastreuse et généralisée des brûlis, cela s'explique. Mais que nous, qui connaissons ces faits, le fassions à notre tour, est impardonnable.

Méditons ce qu'a révélé, en juillet 1958, un colloque tenu à Paris sur le problème du ravitaillement mondial en produits minéraux, auquel prenaient part une douzaine d'experts miniers de France, d'Allemagne, d'Italie, de Belgique, de Hollande, d'Angleterre, des Etats-Unis, du Canada. Les chiffres suivants résument les rapports techniques présentés :

En un siècle, la population humaine s'est accrue de deux fois, mais la consommation de charbon s'est accrue de vingt fois ; celle du fer, de soixante fois ; celle du cuivre, de quarante fois. Quant à celle du manganèse, de l'aluminium, de l'uranium, elle est astronomique. Si l'on tient compte de l'éveil des autres régions du globe à l'industrialisation, de l'augmentation croissante de la production et de la consommation en Europe et en Amérique du Nord (U. S. A. et Canada), c'est notre existence matérielle elle-même qui est menacée.

•••

Tous ces faits, et combien d'autres, du même genre, dont quiconque étudie tant soi peu la question prendra connaissance, prouvent, une fois de plus, qu'il existe une étroite connexion entre la vie économique, matérielle, et la conception éthique de la vie, la philosophie de sagesse qui doit guider le comportement des hommes. C'est de cette conception, et de ce comportement — moral ou amoral, ou immoral — que dépend l'épuisement forcené des matières premières dont il ne restera rien, ou à peu près, dans deux générations. Nous assumons ainsi diverses responsabilités dont chacune est énorme : devant les peuples sous-développés dont on peut, de moins en moins, se désintéresser ; devant la solidarité qui doit, dans une application universaliste de la morale, nous empêcher de détruire inutilement ce qui est nécessaire à la vie ; devant l'avenir de l'espèce, si nous nous situons dans le temps, et simultanément dans l'espace. Une fois de plus, le problème moral ne peut se considérer à la seule échelle d'un parti, d'une nation, d'une race, ni d'une génération.

••••

## La conception du bonheur

Cette superproduction et cette surconsommation rendent-elles les hommes plus heureux ? Cette frénésie de dépassement continu dans le domaine des jouissances matérielles assure-t-elle une plus grande joie de vivre, des sensations plus agréables, de plus intenses et plus nobles émotions ? Il ne s'agit nullement, dans notre intention, de faire l'apologie de l'ascétisme (quoique un ascète puisse être plus heureux qu'un homme repu) ; il s'agit d'établir si l'on ne suit pas une fausse voie en poursuivant toujours la satisfaction de nouveaux besoins d'où naissent de nouvelles courses vers de nouveaux bonheurs, dans un cercle vicieux et sans fin dont on ne sait sortir.

Il est regrettable que les hommes, qui vont bientôt sillonner les espaces sidéraux, ont déjà désintégré la matière et photographié la surface inconnue de la lune, n'aient pas inventé une machine à mesurer le bonheur — et le malheur. Ils constateraient que la fillette qui n'a qu'une poupée assez simple, et n'imagine qu'on puisse en avoir plusieurs et de plus belles, apparaît aussi heureuse que celle qui en a une douzaine, si bien imitées qu'on les confond avec de vrais enfants.

Est-on certain que le travailleur nord-américain qui change d'automobile tous les ans — c'est, entre autres, le cas de presque tous les mineurs — ou le capitaliste qui peut en changer tous les six mois, éprouve une plus grande somme de plaisir permanent que celle éprouvée, il y a quarante ou soixante ans, par le travailleur européen qui pouvait s'acheter une belle bicyclette regardée avec dédain par les ouvriers bien rétribués de nos jours ?

Notre expérience personnelle et l'opinion de tous ceux que nous avons consultés à cet égard nous permettent de répondre que les causes du bonheur sont, elles aussi, relatives, et qu'avec des moyens de valeur très différente on peut être heureux, comme on peut ne pas l'être en disposant d'immenses ressources. Naturellement, cela dépend aussi de la tournure des esprits, de leur pauvreté ou de leur richesse, de la culture véritable, qui permet de découvrir et d'apprécier les valeurs. Un homme inculte, au sens profond du mot, ne saura pas comprendre tout ce qu'une simple promenade à pied dans la forêt peut donner de vraie joie, par l'observation des choses, des arbres, de toutes essences, des fleurs, des feuilles, des bois, des prés, des ruisseaux, des chemins, des ombres et des lumières, des oiseaux, des insectes et de tout ce qu'on y peut découvrir. Rares sont les paysans qui comprennent la beauté de la nature. Et ceux qui, comme eux, n'ont pas reçu une culture qui affine et développe leur sensibilité, leur don d'observation et de comparaison, ont besoin, pour éprouver une sensation agréable, de l'automobile dans laquelle ils roulent à cent vingt kilomètres à l'heure. Sans vouloir l'offenser, très objectivement, on comprend que tel soit le cas du peuple nord-américain, qui n'a pas eu le temps, dans la courte existence des Etats-Unis, à peine intégrés comme nation et comme collectivité, d'acquérir ce genre de culture (12).

Mais le chemin pris nous enrichit-il, accroît-il notre valeur humaine ? L'homme en soi a-t-il gagné quelque chose en pilotant une machine qui vole à

deux mille kilomètres à l'heure ? Est-il pour cela devenu supérieur, les voyageurs qui montent dans cet avion ont-ils augmenté leurs dons personnels, se sont-ils perfectionnés ? Nullement : c'est la machine qui a été perfectionnée, pas l'homme, et il en est ainsi pour un très grand nombre de conquêtes de la technique qui représentent, indiscutablement, un progrès de la part des techniciens et des inventeurs, mais un recul dans la valeur propre de l'ensemble de ceux qui s'en bénéficient.

L'augmentation des besoins est une loi de la nature, mais il est des lois de la nature auxquelles l'homme ne se soumet pas, qu'il a même combattues, ou modifiées, selon sa conception des choses. Un chat habitué à manger des souris s'en régalerait parfaitement. Habituez-le à manger des filets de sole, il ne voudra même plus de poisson ordinaire, et parfois mourra à côté du hareng que vous lui aurez servi plutôt que d'y toucher. Il en est d'autant plus pour l'homme, être aux capacités de désirs infiniment plus vastes et variées, dont le monde psychique et imaginaire complète et excite celui des besoins matériels. Sous toutes les latitudes et dans tous les temps, les parvenus en son un exemple.



Nous n'ignorons pas que cette augmentation des besoins, et la recherche d'un plus grand bien-être associée à ce qu'on appelle la loi du moindre effort, ont été et sont encore une des causes du progrès. Mais c'est un trait de l'imprévoyance humaine que se lancer dans de nouvelles voies sans songer aux conflits insoupçonnés qui en pourront naître, ni établir la " mesure " hors de laquelle ce qui apparaît comme une source de bienfaits peut, au-delà d'un certain degré, devenir une source de difficultés ou de méfaits inattendus.

L'excès en tout est un défaut. Qu'on excuse ce rappel en apparence banal d'un de ces proverbes très ordinaires dont on dit qu'ils sont la sagesse des nations, qui ne le sont pas toujours, mais qui parfois contiennent une philosophie valable pour toute l'humanité. Il est bien de satisfaire ses besoins, il est bien *peut-être* (l'opinion d'Alexandre sur Diogène pourrait aussi être méditée) de répondre favorablement aux besoins nouveaux qui surgissent si facilement. Mais il est mauvais d'être esclave de besoins se multipliant à l'infini, créés par notre vie civilisée ou augmentés par elle ; il l'est aussi de faire du superflu une habitude tyrannique.

On est esclave du superflu quand on a "besoin" de changer d'automobile tous les ans ou tous les six mois alors que dans tant de régions du globe des millions et des millions de paysans n'ont pas même de charrue pour labourer la terre ; quand on a "besoin" de boire dans des verres de cristal à tous les repas ; quand on a "besoin" d'avoir dix, vingt, trente, quarante robes en permanence ; quand on a "besoin" de donner et de sacrifier son temps pour obtenir de nombreux objets ou articles (produits "de beauté" par exemple, pour employer la terminologie de notre époque), alors que la somme de travail et d'énergie employée pour les obtenir serait beaucoup mieux utilisée pour fabriquer des objets indispensables à tous ceux qui, de par le monde, n'ont pas de quoi se vêtir, se chauffer, se soigner ou se nourrir.

Voilà un critère de valeur universelle — il nous faut revenir à l'universalité — hors duquel il n'y a pas de moralité humaine, sinon, même involontairement, exploitation par une partie privilégiée de l'humanité d'une partie moins bien partagée.

Car il est un aspect du bonheur que l'engouement pour les plaisirs passagers et les jouissances matérielles fait oublier chaque jour davantage. Les sources n'en sont pas directement physiques, mais spirituelles, intellectuelles, sentimentales, émotives, morales. Parlons des plus simples, de celles qui consistent à faire le bien, à être bon, à alléger les souffrances d'autrui — cet autrui fut-il notre voisin ou des inconnus qui habitent à vingt mille kilomètres de nous —, et à trouver, dans la sympathie de nos semblables, dans l'amitié partagée, un plaisir plus grand que celui qu'on éprouve en contemplant les dix complets ou les bijoux dont on peut disposer, en buvant un alcool rare ou un cocktail qui procure moins d'agrément que celui ressenti en savourant dans le creux de la main l'eau fraîche et pure d'une source de montagne.

Il est dans la nature humaine, qui s'habitue facilement à tout, tant elle est riche et plastique, d'oublier ce genre de bonheur du moment où l'on centre sa capacité de sensations sur les joies matérielles si vite lassantes qu'il faut, le plus souvent, les renouveler sans cesse. Alors, chacun ne vit que pour soi, obsédé par les plaisirs nouveaux. C'est un fait maintes fois constaté que les sentiments d'amitié, de gratitude, de pitié ou de compassion, les attitudes fraternelles, l'esprit de compréhension, sont plus fréquents et plus profonds chez les populations les plus pauvres qui sont généralement les plus accueillantes, les plus hospitalières et les plus généreuses.

Nous ne refusons pas aux couches plus favorisées, ou à tous leurs membres, cette capacité de pitié, de compassion, même de générosité. Mais quand elles expriment de tels sentiments, ce n'est pas par l'obéissance à l'esprit de jouissance matérielle, mais à celui de caractère moral que le christianisme, comme d'autres religions a exalté.

Connaissez-vous le bonheur de rendre des gens heureux ? Sans doute, oui. Et n'est-ce pas une très grande joie, une source de satisfaction souvent incomparable ? Et ceux qui en sont incapables méritent-ils de s'appeler des hommes, ou des femmes ? Je ne sais où Tolstoï a écrit : “ Si les coquins savaient combien on est heureux de faire le bien, ils feraient le bien ne serait-ce que par coquinerie ”. Faire le bien... Soulager la peine et la douleur d'autrui (il y en aura toujours...) cela est si nécessaire à la santé de notre âme, maintenant que nous ne pouvons vivre isolés dans le monde, que les contacts permanents et divers, et qui augmentent sans cesse, nous informent sur la vie des Indiens d'Amérique du centre et du sud, des Indiens de l'Inde, des habitants du Pakistan, et de l'Afrique noire et du Nord, des Chinois, des Espagnols, des Italiens du Sud, des Indonésiens... Nous ne pouvons plus, moralement, rester insensibles à leur misère, à leurs souffrances, à leur détresse, au manque de nourriture, de vêtements, de combustibles, de commodités élémentaires, d'hygiène, de soins médicaux dont souffrent la grande majorité.

Pouvez-vous être heureux en pensant à cette immense somme de souffrances dont sont torturés les deux tiers des habitants de la planète ? Pouvez-vous l'être quand non loin de vous des hommes, des femmes et des enfants n'ont pas le quart, le dixième, le centième de ce dont vous disposez ? Ne comprenez-vous pas que le bonheur c'est aussi la communauté des cœurs, la justice au sens humain et profond du mot, l'action qui atténue les souffrances de vos semblables ?

Supposons que tous les privilégiés, salariés ou non, qui changent d'automobile chaque année décident de n'en changer que tous les deux ans, ils n'en souffriraient guère, car le plus grand nombre d'habitants de la terre en manquent absolument et s'en passent très bien. Mais avec les matières premières ainsi économisées (et rappelons-nous que près du quart de l'acier obtenu aux U.S.A. est employé pour la construction d'automobiles), on pourrait fabriquer des tracteurs, des excavatrices, un outillage varié, des ustensiles de ménage, des chemins de fer, des vêtements, des chaussures, etc., qui rendraient d'immenses services aux populations les plus pauvres. A une moindre échelle, combien d'objets semblables ou aussi utiles pourraient sortir des autres pays industrialisés si l'économie avait pour but la satisfaction des besoins de tous dans un large esprit de solidarité humaine ! (13)

Et chaque individu "privé" du changement d'automobile un an sur deux (même s'il n'en changeait que tous les cinq ans, il ne serait pas à plaindre !) ne trouverait-il pas une large compensation dans la pensée que la non-satisfaction de sa fantaisie, de ce "besoin" artificiel, aurait pour contrepartie le soulagement de la peine ou de la misère des femmes et des enfants dans une autre partie du monde ? Dans des centaines de millions de cas, avec le prix d'une automobile une famille entière vivrait pendant cinq ans.

Cela est d'autant plus faisable que, grâce à l'abondance et à la surabondance de la production dans les pays les plus avancés, ce que l'on donnerait ne représenterait nullement un sacrifice ou une privation. Mais pour le rendre possible, et pour y trouver un plaisir, il faut changer la conception que l'on a de la vie et du bonheur. Alors seulement on peut comprendre qu'il n'est pas juste qu'aux U.S.A. mêmes les habitants de certains Etats vivent quatre ou cinq fois moins bien que ceux d'autres Etats dont le sol est pauvre, le sous-sol manque de minéraux ou la sécheresse est persistante. Ce n'est pas la nature extérieure à l'homme qui doit lui dicter ses comportements envers ses semblables, mais avant tout sa conscience propre. La justice humaine doit remédier aux injustices ou inégalités de la constitution et des hasards de la vie physique du globe. En ce sens, la morale traditionnelle, officielle, avec ses raisons purement matérialistes, a toujours été odieuse. Elle a justifié le "chacun pour soi, aux dépens de tous" qui a caractérisé ses partisans. On tend à dépasser cette tradition, et à conséquence d'une évolution indéniable, un plus grand esprit collectif et de justice atténue les inégalités par une redistribution partielle du revenu national dont l'Etat se charge dans certains pays. Mais comme la richesse générale des nations les plus avancées a augmenté et augmente, les disproportions, moindres en pourcentages, sont peut-être supérieures en chiffres absolus.

En France, selon l'Enquête faite en 1960 pour l'année 1958, le revenu national des citoyens allait de moins de 350 000 à plus de 30 millions de francs.

Différence de 1 à 100. Elle est même supérieure, car il est des revenus de moins de 350 000 fr., et à l'autre extrémité, certains atteignent des milliards. On retrouve du reste cette proportion de 1 à 100 dans la Russie des Soviets qui se prétend socialiste, et où elle s'accroîtra sans aucun doute si l'orientation du régime ne change pas. Quel sens moral donner à ces différences ? Le raisonnement traditionnel, vieux comme l'injustice et comme la raison du plus fort, les justifie d'autant plus que ce sont les privilégiés de la richesse matérielle qui ont aussi le privilège de l'instruction, et qui disposent d'alliés intellectuels aussi privilégiés, de valets de plume ou de pensée pour inventer des raisonnements juridiques, philosophiques, théoriques et même... moraux afin de légaliser ce dont ils sont les profiteurs.

La répercussion morale est double. D'une part, ces inégalités n'ont rien à voir avec le bien, si nous nous plaçons du point de vue collectif — car du point de vue jouissance individuelle il est toujours bien pour le bénéficiaire de l'injustice que cette injustice existe — ; d'autre part, ces différences engendrent fatalement la haine de ceux qui se trouvent aux échelons inférieurs contre ceux qui se trouvent aux échelons supérieurs. Ajoutons que la révolte n'a pas seulement un caractère économique ; elle part aussi d'un sens de la justice et de la dignité qui guide les meilleurs.

La lutte de classes en est la conséquence, avec une situation dans laquelle l'éthique généralisée est impraticable. Et à notre époque où la multiplication des richesses modifie rapidement les structures sociales, les classes, loin de se résoudre en deux grandes forces uniques comme l'avaient prévu Marx et Engels, augmentent de nombre et se diversifient. Si, comme nous l'avons vu, il est des salariés qui gagnent 1500 000 francs et plus, ceux-ci sont aussi indifférents au sort de ceux qui gagnent 300 000 francs que le seigneur l'était au sort des serfs. Certes, ils ne les exploitent pas directement, mais qui peut nier que les très hauts salaires, souvent supérieurs aux revenus des petits entrepreneurs, que touchent les " cadres " ou les ouvriers privilégiés, ne sont possibles que grâce aux très petits salaires des ouvriers prolétaires ? Dans cette jungle salariale, ce sont aussi les favorisés qui ont la force, l'organisation, les ressources, les appuis, les conditions favorables pour exiger et obtenir de nouvelles augmentations de leurs privilèges tandis que les autres ne disposent pas des moyens de combat suffisants.

Encore une fois, cela ne pose-t-il pas des problèmes qui ont, au premier degré, un caractère moral ? Par l'injustice foncière qu'ils supposent d'abord, ensuite parce que la solution n'est possible que si elle est inspirée par un sens de l'éthique dont il est impérieux d'imprégner les rapports et les comportements des hommes ?

Nous avons parlé du pillage des matières premières de la planète pour maintenir la cadence artificielle et insensée de la production et de la consommation dans les nations capitalistes surindustrialisées. Il est une autre conséquence sur laquelle nous croyons absolument nécessaire d'insister. C'est l'exploitation, même involontaire, dont sont victimes les nations qui, dans leur stade actuel de développement, ne peuvent que fournir des matières premières.

Dans les rapports économiques, chaque nation s'efforce de tirer le plus possible de bénéfiques, fatalement aux dépens des autres nations par l'application du

libre-échangeisme, préférable sans doute au vieux protectionnisme, mais qui depuis longtemps ne peut plus répondre aux normes morales nécessaires à la vie de l'humanité.

Ainsi, les nations fournisseuses de matières premières sont obligées d'acheter contre les biens à l'état brut qu'elles exportent, des articles manufacturés, des produits industriels qui leur servent soit à extraire les matières premières mêmes, soit à se hausser à un certain degré de modernisation. Dans ces échanges, et par les avantages dont ils disposent, les pays industrialisés gagnent toujours. Pour l'année 1959, on calcule que la différence a été de un milliard de dollars au détriment des peuples les plus pauvres ; alors que pour faciliter leur progrès et leur évolution le bilan devrait être excédentaire, il arrive exactement le contraire. Et naturellement l'ouvrier français, allemand, anglais, nord-américain, suédois, etc., est totalement indifférent à ces faits dont il bénéficie — il le sait — directement ou indirectement.

Il est vrai que les nations les plus riches aident une partie de celles dont elles tirent des bénéfices et, ennemis intransigeants de l'ignoble démagogie, nous nous garderons bien de dire qu'il s'agit d'attitudes hypocrites ou de comédie. Nous reconnaitrons même que les nations qui se plaignent de la disparité des échanges ne sont ni plus morales, ni meilleures, ni plus généreuses que celles qu'elles accusent à juste raison. La condition humaine est à peu près partout égale, et cela ne fait que montrer davantage la primauté du problème moral, son importance fondamentale et universelle.

Mais ces contradictions, qui font à la fois exploiter et secourir sans que le bien fait d'un côté remédie suffisamment au mal fait de l'autre, ce chaos d'intérêts en lutte, qui oppose les nations, les peuples, les continents, les stratifications sociales, les classes, les industries concurrentes, les diverses branches de l'économie, industrielle et agricole, les consommateurs et les distributeurs, etc., tout cela peut-il assurer un avenir meilleur que le présent ?

Malgré des hauts et des bas, des avances et des reculs, l'humanité a progressé. C'est ignorer l'ensemble de l'histoire que le nier. Ce progrès a été avant tout l'œuvre de ceux qui se sont toujours donnés pour le bien de leurs semblables. Nous ne demandons pas que tous en fassent autant, nous savons que tous nos semblables ne sont ni des saints, ni des héros. Du moins faut-il que le sens et le but de la société, son organisation, ses pratiques, ses comportements requièrent en nous ce qu'il y a de meilleur, non ce qu'il y a de pire. Et que, pour chacun de nous, la recherche du bonheur n'ait pas comme contrepartie le malheur de nos semblables.



## La menace technocratique

Cette double augmentation production-besoins et besoins-production dont, selon la morale et l'absence d'éthique de notre époque (et de toutes les époques jusqu'ici connues de l'histoire) on ne peut prévoir la fin, a été possible et le demeure grâce au développement des techniques, filles des sciences physiques. Et nous attaquons maintenant une des idoles de la religion sacro-sainte de notre époque.

Pour la plupart des gens qui se veulent à l'avant-garde de l'évolution sociale, les techniciens et les technocrates doivent être, de plus en plus, les recteurs de la société. La frénésie de jouissances matérielles, le désir — non plus la loi — du moindre effort ouvrent la porte à ces nouveaux dominateurs, et cela d'autant plus aisément que, dans l'opinion de ceux qui adoptent une telle attitude, ce ne sera que la matière et l'organisation du travail, nullement des hommes, qui seront dominées. Mais le problème est autrement complexe...

Naturellement nous ne nous dressons pas contre la technique globalement considérée, nous ne demandons pas que les travaux les plus rebutants et les plus exténuants soient de nouveau faits par des armées d'esclaves, ou qu'on ne produise pas assez d'aliments, de vêtements, de chaussures, de maisons, de meubles, de moyens de transport par le renoncement à tout ce qui allège l'effort des hommes. Encore une fois, tout est question de mesure. On peut dire des techniques et des supertechniques ce qu'Esopé disait des langues. Mais c'est surtout et uniquement en ce qui se rapporte à l'homme, considéré dans son aspect général et non seulement comme un animal plus ou moins raffiné que nous devons nous prononcer.

Dussions-nous être taxés de retardataires, nous disons que tant que les techniques servent l'homme dans son développement intégral, dans la plénitude harmonieuse de sa personnalité, elles sont nécessaires et bienfaisantes. Mais quand elles diminuent sa personnalité en l'empêchant d'exercer ses facultés physiques, intellectuelles, mentales, elles ne le servent plus, elles le desservent.

L'homme est avant tout, et sera toujours, fait de chair et d'os, de muscles, de sang et de nerfs ; sa personnalité physique est sa substance fondamentale, le support vivant dont l'activité ne peut être éliminée sans déchéance. Car si l'on nous objecte que cette partie de sa vie est simplement animale, nous répondrons que boire, manger, dormir, aimer charnellement, procréer, s'abriter, se mouvoir sont aussi des activités animales, sans quoi nous ne serions que de purs esprits, ce qui ne serait sans doute pas réjouissant. Et pour l'accomplissement de toutes ces fonctions, pour la satisfaction de tous ces besoins, nous nous différencions, comme disait Feuerbach, par un trait essentiel : nous faisons ce que font les animaux, *mais nous le faisons humainement*.

La supériorité de l'homme consiste d'abord dans sa lutte sur la planète, son effort constant, son incessant combat pour adapter ce qui l'entoure à ses besoins et à ses buts. L'esprit et la volonté, la réflexion et l'intelligence créatrice, à moins

que ce ne fût un objectif moral, animaient ses efforts, qui consistaient avant tout en un travail physique de laboureur, de chasseur, de marin, de commerçant-voyageur, et l'histoire de la civilisation commence par être l'histoire du travail, dans l'ordre matériel, pratique, en même temps qu'intelligent où se suivent les générations. Travailleurs manuels, guidés par leur esprit, tous ceux qui nous ont précédés depuis la fin de l'époque tertiaire n'auraient pas accédé à la condition humaine sans cette double activité des mains et du cerveau. Et nous cesserons d'être des hommes dans la plénitude du mot, si nous ne la maintenons pas dans une mesure suffisante pour que notre être physique et mental, non seulement actif, mais aussi créateur, ne dégénère pas.



Qu'on nous pardonne ce que nous allons écrire : un pur intellectuel n'est déjà plus un homme complet. Il est utile, nécessaire et estimable pour les services qu'il rend à la société qui doit lui en savoir gré, mais il ne peut se prononcer en connaissance de cause sur une foule de problèmes humains. Car il ne saisit l'existence que par ce que son cerveau est capable de comprendre ; son être physique et sensible ne captent pas, au niveau humain moyen, une infinité de facteurs ; il manque souvent de compréhension, des dons psychologiques correspondant à la vie physique, animale, instinctive, mais éminemment humaine dans ses répercussions pratiques. Nous nous garderons bien de lui opposer la brute acéphale en même temps qu'insensible, seule capable d'un travail musculaire élémentaire et de jouissances animales non humanisées, mais nous disons qu'un monde composé uniquement d'intellectuels serait boiteux, monocorde, suprêmement ennuyeux car la vie des sens, de la sensibilité, l'imagination, l'intuition, la divination, l'amour de la beauté, l'art en ses diverses formes primitives, la grâce — de l'enfant ou de la femme —, tout cela, qui souvent vaut plus que l'intelligence, constitue des facteurs qui procurent à l'homme moyen les sensations les meilleures. Et c'est avant tout pour l'homme moyen que nous devons établir des normes morales, ce que ne comprennent pas assez ou n'ont pas assez compris tous les grands créateurs d'éthiques, justement parce qu'ils n'étaient que des intellectuels et n'ont fait que des systèmes valables et compréhensibles pour des intellectuels, le plus souvent en désaccord entre eux. On ne juge pas tous les phénomènes humains avec la règle à calcul, on ne détermine pas la bonté des comportements par les seules déductions du rationalisme et du scientisme.

Tant que les connaissances scientifiques étaient telles qu'un homme suffisamment doué pouvait en faire le tour ou les embrasser dans leur ensemble, il était possible à cet homme — un Pic de la Mirandole, un Leibnitz — de tout comprendre, et à beaucoup d'autres d'embrasser l'univers en une vaste synthèse. Nous avons dépassé ce stade. Toute découverte nouvelle pose des problèmes nouveaux, qui de la science glissent vers la philosophie, la sociologie, l'éthique, et sont étrangers au découvreur. Toute discipline scientifique apparaît comme un complexe énorme par l'élargissement de ses horizons et la multiplicité croissante de son contenu, dont chaque spécialiste ne peut connaître qu'une partie. Il en résulte que le champ intellectuel de ces spécialistes est extrêmement restreint. A part sa discipline particulière — à part aussi quelques exceptions — chacun ne

comprend rien à rien, ou à peu près. Sa discipline peut exiger de lui une somme d'intelligence supérieure à ce qu'exige l'ensemble des activités d'un non intellectuel, mais la spécialisation l'a stérilisé pour le reste, il y est complètement allergique. Toujours sauf exceptions, un mathématicien moyen est incapable de raisonner sensément sur un problème de psychologie, un psychologue de comprendre tout ce qu'implique l'agriculture, un ingénieur de pénétrer le contenu réel d'un système social. Reconnaissons du reste que, généralement, chacun reste sur le terrain qui lui est propre.

Cette incapacité, et cette impossibilité d'embrasser toutes les connaissances nécessaires à la compréhension des problèmes humains et sociaux condamnent absolument la tendance, qui s'accroît chaque jour, à donner aux techniciens et aux technocrates la direction de la société. D'autant plus que bon nombre de ces derniers prennent très au sérieux leur rôle d'organiseurs prépondérants et deviennent, à leurs propres yeux, les personnages les plus importants du monde moderne, dont ils doivent assumer la direction et dont la seule pensée devient valable.

Leur conception fondamentale est celle-ci : il faut assurer aux hommes, en les libérant de l'effort, le maximum de satisfactions matérielles, au moyen des techniques de plus en plus perfectionnées que nous créons et créerons, utilisons et utiliserons. Pour atteindre ce but, nous devons avoir carte blanche, et organiser la société selon nos conceptions.

Le raisonnement est juste si l'on fait de la jouissance et du maximum de satisfactions matérielles le but de la vie. Il est absolument faux si l'on juge des buts de la vie humaine avec un critère non plus de techniciens, mais d'humanistes.

Commençons par ce désir de nous libérer de l'effort. Nous avons dit combien ce dernier, tant physique qu'intellectuel, a été nécessaire à la formation ascendante de l'homme, et nous y insistons. Que serait-ce d'une humanité composée de rois fainéants, ou d'animaux jouisseurs à quoi nous serions ravalés sous la paternelle sauvegarde de la technocratie toute-puissante ?

L'homme serait-il un homme, qui n'aurait plus de difficultés à vaincre, d'obstacles à surmonter ? Il n'a pas suffi, au cours des âges, que l'étincelle de l'intelligence s'allume en lui, que le don d'observation et de réflexion l'éclaire, comme il éclaire à un moindre degré tant de nos frères inférieurs, que ses besoins augmentent et le poussent à des découvertes nouvelles, et que parmi ses besoins, ceux qui n'étaient ni ne sont d'ordre matériel (l'explication de la vie et de la mort, du pourquoi et du comment de la fleur et du cosmos) le poussent à toujours savoir plus, à toujours chercher, à toujours inventer. Supposez qu'un être comparable à lui par sa morphologie et sa capacité de jouissance, apparaisse brusquement sur terre, et trouve, dès son apparition, tout, absolument tout ce qu'il lui faudrait pour satisfaire chacun de ses besoins, chacun de ses caprices. Supposez, de plus, qu'il en soit à un stade intellectuel comparable à celui du pré-homme, il y a un million d'années. Quels progrès ferait-il ? Aucun. Il se prélasserait dans la béatitude des jouissances gratuites et éternelles, dans la bestialité satisfaite.

Arnold Toynbee a élaboré la théorie du défi opposé par le milieu à l'homme, et de la riposte de l'homme en lutte contre le milieu et s'élevant, et créant les

civilisations grâce à la lutte engagée. On peut discuter sur certains détails ; dans l'ensemble, la théorie est juste. C'est dans la mesure où les hommes ont dû lutter contre les difficultés que leur opposaient la géographie, le climat, la géologie même qu'ils ont développé leur énergie, leur esprit inventif, leur bien-être relatif, assuré la stabilité de leur existence et pu atteindre aux manifestations supérieures de l'esprit. Quand de tels efforts ne leur ont pas été demandés, ils se sont engourdis dans la mollesse de la vie facile et n'ont pas progressé. Insistons-y : c'est parce que Rome et l'Espagne ont pu se procurer, sans effort, et pendant des siècles, leurs moyens de subsistance qu'elles sont retombées au point que nous savons.

Les déviations psychologiques sont diverses, mais elles sont également mortelles. “ Etre c'est faire ”, a écrit Bakounine, et l'homme “ fera ” toujours quelque chose, le bien ou le mal, les actes les plus nobles ou les plus odieux, à moins de sombrer dans la mort. Les peuplades et les tribus qui ne peuvent se livrer à un travail régulier, qui se procurent leur subsistance grâce à quelques heures de chasse par semaine ou par mois, ont été, sur tous les continents, les plus belliqueuses, non pas tant parce qu'elles maniaient les armes, que parce qu'elles n'avaient rien à faire et devaient, d'une façon ou d'une autre, “ tuer le temps ”, dépenser un trop-plein d'énergie inemployée. Lorsqu'elles ont pu s'installer sur des terres conquises, les hordes conquérantes sont, en général, devenues sédentaires, et ont, à leur tour, créé des civilisations (14).

Revenons à un problème qui nous fournit un éclairage à la fois actuel et probant. N'est-il pas révélateur que c'est avant tout dans les pays où la jeunesse est la plus heureuse — selon la conception que nous avons du bonheur — que les comportements antisociaux atteignent le plus haut pourcentage ? Un sociologue suédois, que nous interrogeons, nous a donné cette explication qui mérite d'être retenue, et méditée :

“Je suis un vieux militant socialiste, et nous autres, de la vieille génération, avons lutté pour que les générations qui nous suivraient soient heureuses. Aujourd'hui, les jeunes vont longtemps à l'école, assistent à des cours professionnels, sont vêtus comme nous n'aurions pas rêvé de l'être, et bien nourris. Ils ont des bibliothèques, des terrains de jeux, de sport, des clubs, des auberges de jeunesse. Rien ne leur manque. Les municipalités, les syndicats et coopératives, les institutions culturelles libres, les sections spécialisées de l'Etat leur donnent tous les moyens d'organisation, et le plus souvent tout organisé. Le résultat est qu'ils n'ont rien à faire par eux-mêmes, il ne peuvent rien “ mordre avec leurs propres dents ”, rien entreprendre, rien risquer, rien organiser. Et, ils s'ennuient. Alors se produisent ces explosions qui nous surprennent et nous déconcertent. On constate même l'adhésion d'une partie de notre jeunesse à la philosophie militaire parce que c'est une philosophie d'action. L'alcoolisme qui sévit en Suède est aussi en grande partie dû à ce que la vie a de monotone dans un pays où tout est trop bien organisé.”

Nous touchons au danger des trop parfaits systèmes, et les technocrates ou les défenseurs des organisations dominantes ne comprennent rien à ces défolements inattendus qui, par des chemins détournés, aboutissent à des résultats absolument opposés à ce que l'on pensait atteindre.

Commentant les mêmes faits, une journaliste suédoise, Eva Freden, émettait, dans une correspondance envoyée au journal “ Le Monde ”, les opinions absolument concordantes, et qui sont d’un très grand poids :

“ Faire la révolution n’est rien ; c’est après que c’est difficile ” disent les experts en la matière. S’il existe un “ mal suédois ” qui peut servir d’avertissement à d’autres nations qui rêvent de s’engager sur cette même voie, c’est dans cette “révolution triomphante” qu’il faut chercher l’explication.

“La Révolution socialiste a été faite en Suède. Elle a suscité de grands hommes et de grandes heures, où les adolescents ne cherchaient pas à tromper l’ennui en allumant des incendies. Triomphant, le socialisme s’est installé, puis s’est engourdi dans la sécurité. La première génération de travailleurs a goûté avec ivresse les fruits de ses luttes. La deuxième génération, comblée, s’ennuie et vote à droite. Par prudence, puisqu’il ne s’agit plus, aujourd’hui, d’arracher des victoires, mais de les conquérir lentement, sur un patronat et un capitalisme toujours puissants, mais également prudents, les leaders socialistes font beaucoup de propagande sur le socialisme lui-même. Si le socialisme est une force militante, il doit nécessairement mourir quand son mouvement ascensionnel s’arrête.

“Il est presque consolant, parfois, de voir qu’un réfrigérateur ne fait pas le bonheur. Il est navrant de croire qu’un réfrigérateur fait obstacle au bonheur. Si la Suède veut servir d’exemple, la leçon à tirer c’est qu’un réfrigérateur n’est pas un but en soi, mais un simple accessoire qu’il convient de ne pas mépriser, mais de remettre dans son cadre utilitaire. Le malaise suédois pourrait bien provenir simplement du fait que l’on a cru que là pouvaient s’arrêter les rêves humains.”

Malgré la différence des deux régimes, socialisme — très relatif — en Suède, et capitalisme aux Etats-Unis, nous sommes certains que les mêmes problèmes se posent dans les deux pays. Ils mènent à des dérèglements mentaux souvent effrayants.

Le 25 septembre 1958, à Houston, Etat du Texas, une lycéenne de seize ans tua son frère d’un coup de fusil. Elle avait aussi projeté de tuer ses parents, puis de se suicider, mais elle s’arrêta à son premier crime. Fondant en larmes quand on l’interrogea, elle donna l’explication suivante de son acte monstrueux ; “ Il ne se passe jamais rien ici. ” Elle avait donc voulu rompre la monotonie de son existence qui lui semblait insupportable. On l’envoya dans une clinique d’aliénés “pour observation”.

Nous sommes certain qu’elle n’était pas folle, et du reste, des cas semblables se sont produits tant aux U.S.A. que dans d’autres pays. Et ils se produiront non seulement parce que, comme nous l’avons dit, toutes les possibilités de cruauté existent à l’état naturel chez un très grand nombre d’individus, mais encore parce que l’on ne donne plus d’exutoire au besoin d’activité et d’aventure qui a poussé tant d’êtres humains à l’exploration de la planète, ou à la guerre, et en pousse maintenant à l’exploration du cosmos. Il est sans doute plus sage de cultiver son jardin, mais il y aura toujours des hommes, et maintenant, à mesure que leur vie change, des femmes, avides d’activités nouvelles, et il ne sert à rien de les condamner. Ce qu’il faut, c’est guider leur soif d’activité vers des attitudes ou des actions qui ne soient pas nuisibles.



Oui, une bonne partie de la jeunesse des nations les plus avancées, jeunesse soignée, choyée, pouponné, bichonnée, exemptée de responsabilités, s’ennuie parce *qu’elle n’a rien à faire par elle-même*, et l’on comprend qu’elle casse les carreaux, se batte avec la police et vole des automobiles. Comme individualité, l’homme nord-américain d’aujourd’hui vaut infiniment moins que celui du dix-huitième et du dix-neuvième siècle. Cela est aussi le résultat d’une éducation qui a voulu lui éviter toute peine, les efforts, les devoirs, les responsabilités. On sait qu’aux U. S. A. les parents ne contrarient jamais leurs enfants (l’enfant “surestimé”, comme écrivait Keyserling il y a une trentaine d’années). Le résultat est que d’une part, le citoyen et la citoyenne des U. S. A. se sont, à force de déifier leurs rejetons, infantilisés plus qu’ils y auraient pu croire ; et encore que, par une application discutable des découvertes de Freud, souvent discutables aussi, ils ne les contrarient jamais “pour ne pas leur créer de complexes”. Ajoutez ce principe, mis en marche par John Dewey et son école : “Un enfant n’a pas à être éduqué comme un homme futur ; un enfant est un enfant et doit vivre comme tel. Il traverse une étape psycho-biologique qui lui est propre et qui doit être respectée ; le problème de la conduite dans l’avenir appartient à l’étape suivante. C’est alors qu’il devra être abordé.”

Le raisonnement est irréprochable, et comme il part d’excellentes intentions, il a été adopté même par certains éducateurs et par de nombreux parents “avancés” d’Amérique du Sud. A l’expérience il est apparu qu’une certaine vieille sagesse humaine était juste. Si on laisse l’enfant faire littéralement ce qu’il veut, les forces de fond, tumultueuses et contradictoires, sociales et antisociales qui sont en lui se donnent libre cours. Quand vient la “deuxième étape” psycho-biologique, le terrain est impropre pour faire naître, par génération spontanée, une conduite sociale et morale chez l’adolescent qui est tout de même la continuation de l’enfant. Dans bien des cas, il n’est pas possible de provoquer en lui cette mutation artificielle, ce changement brusque, inattendu. A quatorze ou quinze ans, la personnalité est déjà formée dans un sens, le complexe psychologique existe, et une partie des jeunes gens et des jeunes filles ne comprennent pas, parce qu’on ne leur a pas fait comprendre grâce à une éducation qui réclame une longue patience, et qui était possible “avant” la formation de l’individualité dans un sens donné, que la vie en société implique non seulement des droits, mais aussi des devoirs, le respect des autres, l’amour de son prochain. Alors surgissent les inadaptations, les révoltes, les comportements déroutants. La civilisation est le fruit d’une incessante continuité d’efforts vers le mieux, qui ne se nient pas, mais se complètent les uns les autres. Il en est de même en pédagogie, qui fait aussi partie de la civilisation. Sur ce point comme sur beaucoup d’autres, on ne peut tout changer ni tout bouleverser à chaque génération, et le mépris de la leçon des siècles, qui fait partie des changements continuels auxquels on se croit astreint sous prétexte de “progrès” continuels et de nouvelles étapes obligatoires, mène, le plus souvent, à des catastrophes.



Au risque d'être mal jugés, abordons un autre problème qui se pose à mesure que les nations progressent, car tout pas en avant fait surgir des difficultés mineures, mais importantes, et qu'il faut résoudre. Aux Etats-Unis l'âge scolaire moyen est de dix-huit ans. Il est officiellement de seize ans en France, et s'élève ainsi dans toutes les nations développées. La richesse matérielle acquise, le progrès des techniques qui engendre un surcroît de main-d'œuvre, le progrès moral lui-même sont les causes de ces nouvelles mesures qui satisfont les meilleurs. Mais l'expérience des Etats-Unis montre, et celle des autres pays montrera certainement, qu'il en résulte deux inconvénients d'une très grande portée, conséquences du fait primordial que tous les jeunes gens ne sont pas doués, de par les aptitudes ou les inaptitudes naturelles que la biologie a mises en eux, pour la vie intellectuelle. Et autant il est inhumain, et terrible de priver ceux qui aspirent à une culture supérieure, qui sont doués pour assimiler utilement des connaissances, de les priver des moyens nécessaires à la satisfaction des exigences impérieuses qui les obsèdent, autant il est maladroit, et contre-indiqué, de condamner à des études pour lesquelles ils ne sont pas doués des jeunes gens qui pourraient faire d'excellents travailleurs manuels, humainement aussi respectables et aussi estimables que leurs camarades diversement orientés.

Il en résulte fatalement que les jeunes gens ainsi poussés sur un chemin qui ne correspond nullement à leur nature et leurs possibilités vivent en état de mécontentement permanent et ne donnent pas à la vie l'apport correspondant à leur nature. Ce sont des désaxés, non seulement en ce qui concerne leurs études fatalement déficientes, mais aussi en ce qui concerne la place qu'ils tiennent et le rôle qu'ils jouent dans la société. De là à des attitudes négatives, purement nihilistes et antisociales il n'y a qu'un pas.

Autre conséquence : le niveau des études secondaires et supérieures se ressent de la médiocrité du recrutement des élèves. On sait qu'aux U.S.A. il est généralement bas, souvent très bas. L'esprit démocratique qui domine dans tant d'institutions fait placer l'instruction au niveau du plus grand nombre, et avec l'instruction l'obtention des titres et des diplômes. Car le plus grand nombre, c'est la démocratie, qu'on proclame au-dessus de tout. Mais le problème n'était pas de démocratiser la culture en l'abaissant au niveau des moins aptes. Il consistait davantage à imprégner le peuple de culture. Le plus grand nombre doit acquérir toutes les connaissances possibles, mais aucune connaissance supérieure ne doit être dégradée au nom des majorités. Sinon, tout le patrimoine intellectuel d'une nation en souffre, avec la valeur de ses professeurs, des ingénieurs, des élites sans lesquels elle se condamne à la stagnation et à la régression. La démocratisation n'est pas massocratisation à laquelle tendent par trop les partis politiques nord-américains. Il faut aussi se demander si, dans ce domaine comme dans tant d'autres, le rejet de l'effort professé comme un principe n'exerce pas aussi ses ravages qui conduisent à la négation de tout ce qui fait la grandeur et la noblesse de l'homme.

•••

Il y a un peu plus d'un an, un correspondant, du *Figaro*, assistait à une discussion entre plusieurs Touareg. Les uns se déclaraient partisans du progrès

technique que les Européens introduisaient dans le désert du Sahara. Les autres s'en déclaraient opposés, non pour le respect des traditions, mais pour des raisons plus valables.

— Tu comprends, dit l'un des premiers à un contradicteur, maintenant, pour traverser le désert avec un chameau, il te faut six mois, alors qu'avec un avion, ton fils le fera en un jour.

— Oui, répondit l'autre, en réfléchissant. Mais mon fils, que fera-t-il pendant les cinq mois et vingt-neuf jours qui lui resteront ?

Et sans doute, marcher pendant six mois à travers le désert, en faisant face aux difficultés qui se multiplient : ardeur du soleil, tempêtes de sable, fraîcheur des nuits, manque d'eau, soins à donner aux bêtes, ravitaillement dans les oasis, etc., n'est pas une activité très productive ni très tentante, au premier abord. Mais ne rien faire pendant cinq mois et vingt-neuf jours ne peut séduire que les morts-vivants. Ce n'est pas ainsi que se trempe un homme, qu'il fortifie sa volonté, développe son initiative, son courage et ses muscles. Or, le maintien de la qualité humaine est un but primordial pour qui a l'estime de l'homme. Aujourd'hui, la plus grande partie des Américains sont tellement habitués à se déplacer en automobile qu'ils ne peuvent marcher quelques kilomètres à pied, ni voir un piéton sur une route sans arrêter leur voiture et l'inviter à y monter. Si celui-ci refuse, ils le regardent avec compassion comme le représentant d'un âge révolu. Dans les grandes administrations modernes, le personnel ne sait plus monter un étage sans emprunter l'ascenseur. Ces faits se produisent dans tous les pays où les techniques se développent.



On nous dira que "c'est le progrès", et qu'il faut " marcher avec son époque". Mais ces formules, qui semblent sans réplique, ne nous impressionnent pas. Car il faudrait savoir, une fois pour toutes, en quoi consiste le progrès. Nous répétons que toute nouvelle invention ou application technique qui fait reculer l'homme dans ses qualités et ses aptitudes propres peut être un progrès en soi, mais est une régression du point de vue humain.

Le travailleur qui n'a d'autre chose à faire que surveiller une machine qui se dirige toute seule, et corrige seule ses propres erreurs ; qui éprouve son inutilité devant ces engins dont un servomoteur assure le fonctionnement, a-t-il progressé, progresse-t-il en sa qualité humaine ? Quelle est sa valeur humaine en comparaison de l'ouvrier du Moyen Âge, du maître ou du compagnon des temps passés ? Aucune, à part la culture livresque qui très souvent ne vaut pas celle que contient un métier. Et le sentiment d'inutilité et d'impuissance auquel sont condamnés, de plus en plus, tant de jeunes ouvriers dans les industries automationnées, n'est-il pas aussi un facteur qui explique pourquoi une partie de la jeunesse est désaxée ? Avec quels liens, quelles racines rattache-t-on les jeunes à la vie sociale, à la société, et leur fait-on prendre part à la responsabilité collective qui leur incombe pour qu'ils se sentent solidaires de la bonne marche de l'organisme social ? Le sentiment de l'utilité de sa vie n'est-il pas nécessaire à la satisfaction d'être et à l'équilibre psychologique ? Le sentiment de l'inutilité n'est-

il pas une source de déséquilibre ? Que cela soit plus ou moins bien formulé, plus ou moins conscient, plus ou moins subconscient ne change rien à la réalité du fait. “Avoir un but dans la vie”, voilà ce que demande, ce que veut tout individu normal, car cela est la continuation de la condition psycho-biologique de l’homme à travers les âges, et il faudrait une métamorphose brutale pour que cette condition disparaisse. Comme la métamorphose ne se produit pas, le besoin demeure. S’il n’est pas satisfait, les répercussions désordonnées sont inévitables.

On en est arrivé à ce stade que, selon les maniaques de la technique, ce n’est pas seulement du travail mécanique et musculaire que l’homme doit être soulagé. On fabrique déjà des robots ultraperfectionnés qui composent de la musique, dirigent des orchestres, peignent des tableaux... Que cela soit fait comme une fantaisie, un exercice ou un amusement, de même que les automates que l’on fabriquait déjà à Alexandrie, nous nous en amusons autant que quiconque. Mais il ne manque pas de possédés pour qui les ultrarobots doivent remplacer l’homme même dans ce genre d’activités. Nous n’aurions plus qu’à écouter ou contempler passivement.

•••

Si telles seraient les conséquences, tel n’est pas, cependant, le but avoué. On veut libérer l’homme de l’effort, de l’“esclavage du travail manuel” pour qu’il puisse se cultiver, s’élever, se livrer à toutes les activités supérieures de l’esprit. S’il a besoin d’activités physiques, nous dit-on, il pourra s’adonner aux sports. Cela donnerait lieu à ce qu’on appelle la “civilisation des loisirs”.

La grande formule a été trouvée. Que nous réserverait-elle ?

Nous n’ignorons pas que sans ce qu’on appelle les loisirs, c’est-à-dire sans disposer de temps disponible en dehors des activités nécessaires pour assurer la vie matérielle, une minorité d’hommes dont l’apport, dans la pensée, les sciences, les arts, les découvertes a été fondamental pour le progrès de l’humanité, n’auraient pu s’adonner à leurs travaux, étudier, calculer, penser, sonder la matière, écrire l’histoire, étudier le globe, etc. Mais parler de “civilisation” des loisirs n’est qu’une vue de l’esprit d’illuminés qui ne connaissent rien de la nature humaine. Historiquement, on peut parler davantage de civilisation du travail, et nous avons, croyons-nous, assez montré le rôle de ce dernier, qui a créé l’agriculture et l’élevage, fondé les cités et les industries, pour devoir y insister. De plus, quelle partie de l’humanité serait capable de vivre uniquement occupée de recherche scientifique ou artistique ? Encore une fois, la nature biologique de chaque être s’impose. C’est pourquoi, répétons-le encore, toute période d’inactivité prolongée a plongé dans la décadence les populations arrivées à certain degré de civilisation, de guerres chez celles qui n’avaient pas atteint ce stade. Nous n’aurions pas les loisirs au sens où l’entendent les nouveaux idéologues, nous aurions le désœuvrement.

Quant aux sports remplaçant le travail manuel, peut-on imaginer, dans un pays comme la France, les vingt-sept millions de personnes en âge de travailler se livrant tous les jours à la course à pied, à l’alpinisme, aux championnats cyclistes, au football ou à la natation ? L’immense majorité en aurait vite assez. Car surtout,

ce qui échappe à ces nouveaux idéologues, l'inutilité sociale de ce genre d'activités fatiguerait bien vite l'immense majorité. Tout homme normal éprouve le besoin impérieux de "faire quelque chose d'utile", utile pour lui-même, pour ses semblables, pour la société. L'effort stérile décourage : il n'est pas un but dans la vie.

•••

Le grand poète belge Verhaeren avait mieux compris ces problèmes, qui chanta l'effort et sa grandeur, et qui écrivit ces vers pleins de sagesse profonde dans leur lyrisme combattant :

*Homme, tout affronter vaut mieux que tout connaître*

.....

*Toute la joie est dans l'essor.*

Mais retenons la leçon de son poème *Le Paradis*. Eve et Adam y étaient gorgés, repus de bonheur ineffable, mais stérile (la civilisation des loisirs, en somme). Et un moment vint où :

*Eve sentit son âme impatiente et lasse  
D'être à jamais la fleur sans sève et sans amour  
D'un torride bonheur monotone et tenace.*

Elle provoque donc Adam à la grande aventure de la vie féconde, et, chassée avec lui du Paradis, elle accepte le destin de lutte qu'elle a choisi, avec toutes ses souffrances, mais aussi avec sa gloire et sa grandeur. Quelque temps après, elle passa près de la porte de son ancienne et merveilleuse demeure :

*L'ange était accueillant, la porte était ouverte,  
Mais détournant la tête, Eve ne rentra pas.*

Un écrivain portugais a posé le même problème à propos d'Ulysse captif de l'amour et des beaux bras de Calypso. Au bout de sept ans, le héros ne pouvant plus supporter ce bonheur stérile, abat des arbres, construit un radeau, et se prépare à partir au risque d'être englouti par la tempête.

— Mais, lui dit son amante, tu as ici tout ce que tu peux désirer, et plus encore, il te suffit de le désirer pour l'obtenir.

— c'est pour cela que je pars, ô Calypso, répondit Ulysse.

Il a fallu deux poètes pour comprendre ce que n'ont pas compris des mathématiciens et des savants : imparfait est le bonheur que l'on éprouve à jouir de ce qui ne vous a rien coûté. Cela aussi est une des grandes lois du progrès de l'humanité.

•••••

## **L'appauvrissement spirituel**

Celui qui coexiste avec des personnes qui, par leur profession, se sont élevées à un niveau supérieur à celui des travailleurs manuels exerçant un métier quelconque, peut observer que ces personnes, souvent des techniciens ou des ouvriers qualifiés, ne savent parler que de leur automobile, de moteurs, de “ litres au cent ”, de frigidaires et de machines à laver. Même des jeunes hommes sont hantés par ces marques distinctives du bien-être et d'un certain niveau social. Dans des corporations comme celle des imprimeurs, et parmi les étudiants, où, il y a une ou deux générations, on commentait et l'on connaissait les écrivains et les poètes, où le problème social et des questions graves étaient agitées, tant sur le plan humain que sur le plan intellectuel, l'individu moyen moderne, influencé par ces nouveaux éléments de vie, connaît plus de marques de voitures que de titres de livres. Et il est rebelle à toutes les préoccupations qui sont l'honneur de l'homme, parce qu'elles l'empêcheraient de jouir du bien-être et du confort ou de la vitesse que l'on peut atteindre.

Telle est la mentalité du parvenu. Or le développement actuel de l'économie, avec l'élévation correspondante du niveau de vie, fait “parvenir” une partie importante des successeurs de ceux qui constituaient, dans certains métiers ou dans certaines professions, un beau facteur de civilisation. Jamais les ouvriers anglais n'ont tant dépensé d'argent aux courses. Jamais on n'a tant dépensé en tabac, et aux jeux divers. En 1959, le seul pari mutuel a fait, en France, une recette de 143 milliards de francs de cette année-là.

C'est un lieu commun que le décalage entre le progrès matériel et le progrès moral constitue un danger pour l'humanité. On pense, en parlant ou en raisonnant ainsi, au danger de guerre. Mais il est un autre danger. Au delà d'un certain niveau, l'amélioration du standard matériel de vie non accompagné d'une amélioration spirituelle parallèle cause une régression de la valeur humaine.

Nous avons écrit ailleurs : “L'homme vaut par ce qu'il est, non par ce qu'il possède, et qui, trop souvent, le possède.” Cette affirmation nous semble toujours juste, car, comme hommes, ce sont les valeurs humaines que nous devons placer au premier plan. Dans ce but, des efforts continus ont été faits par les élites de l'humanité, depuis que ces élites sont apparues. Mais il est à craindre qu'une bonne partie de ceux qui ne s'élèvent que grâce aux efforts des minorités sel de l'histoire, grâce aux principes moraux et à la culture intellectuelle répandus dans la société, méprisent ou négligent de plus en plus ces valeurs qui sont la base de toute vraie civilisation, devant l'attrait et la jouissance que les biens matériels, toujours plus nombreux, mettent à leur portée.

L'individu moyen peut donner une partie de son attention, de sa pensée, de son esprit au perfectionnement, à l'élévation de soi-même et de ses comportements. Mais s'il a l'occasion de briller par l'ostentation de biens matériels, par les objets de luxe qu'il peut se procurer, objets dont il n'a nullement

besoin pour vivre normalement, toute son attention se reporte sur cette richesse extérieure qui lui fait oublier la richesse intérieure, et l'en éloigne parce qu'il ne peut à la fois vivre ces deux plans de l'existence. Sa pensée se concentre sur la vaisselle de choix, les verres de cristal, les appareils ménagers coûteux, les bijoux, les propriétés, l'automobile. N'ont de valeur pour lui que ceux qui peuvent exhiber semblables richesses, n'ont de valeur que ces richesses. Au delà d'un certain bien-être, cette sorte de satisfaction éclipse complètement les satisfactions les plus nobles, et l'on peut affirmer que ce n'est pas vers l'élévation de l'individu que nous cheminons si nous n'y prenons garde, mais vers sa dégradation. Alors, on peut aussi se demander s'il vaut la peine de multiplier tous ces objets que l'industrie capitaliste produit en suivant cette loi dangereuse de gagner toujours et toujours plus, et si une vie plus sobre, mais plus riche de contenu moral, spirituel, sentimental, artistique, n'est pas préférable pour préserver les valeurs de la personnalité humaine ?

On ne vit pas l'art, et d'abord l'art populaire. Auparavant, et pendant des siècles, on a su chanter. On ne sait plus, on n'apprend plus de chants, de poésies, de monologues, comme on ne fait plus — ou si peu — de musique individuelle. Les chanteurs professionnels chantent pour vous. On ne vit pas les chansons, on ne s'imprègne pas de leur contenu poétique, sentimental, de leur musique qui enrichissait l'âme du peuple. Le folklore, qui est une des richesses spirituelles les plus importantes de la vie des nations, disparaît. En France, et dans l'autres pays, plus personne n'a de ces répertoires qui donnaient aux réunions de familles et d'amis, aux fêtes de village ou de sociétés une grâce et une chaleur émotive et communicative, qui faisaient sentir, vivre avec son cœur, sa pensée, son imagination la description d'un paysage, une anecdote sentimentale, une tragédie, ou une aventure comique, et qui contribuaient à éduquer, à imprégner la vie intérieure des gens. On en pourrait dire autant d'autres formes de l'art. Encore une fois, c'est, paraît-il, le progrès. Progrès des techniques, peut-être, mais recul de l'homme. Spécialisation systématique et moindre effort : on finit par réduire l'humanité à zéro.

Une chose est de récréer, une autre d'instruire. La récréation est le propre des gens satisfaits. Elle est aussi une évasion. Ceux qui sont satisfaits de leur vie matérielle, et qui n'éprouvent pas d'autres besoins dans l'ordre spirituel, ont aujourd'hui, à leur disposition, la radio et la télévision. Là aussi, on les libère de l'effort. Quand ce ne sont pas des inepties, on leur donne l'enseignement tout fait. Ils n'ont qu'à être des appareils récepteurs, et de chaque problème ils ne perçoivent que des aspects forcément limités, car ces moyens modernes de divulgation ou de récréation ne peuvent, faute de temps et pour satisfaire le plus grand nombre, travailler en profondeur.

Nous ne critiquons pas ces moyens modernes de diffusion. Nous disons qu'ils ne remplacent pas le livre ; seul celui-ci permet des analyses profondes, pose les problèmes sous les aspects les plus divers, documente et fait penser. Tous les auteurs, les éducateurs et les sociologues coïncident sur ce point. Pourtant, la crise spirituelle de notre époque, la crise de la valeur humaine répercute aussi sur l'influence que devrait exercer le meilleur véhicule et instrument de culture que l'on ait inventé.



La généralité des voyageurs qui ont pu faire à ce sujet des observations en Russie affirment que l'homme russe a soif de savoir, que dans la mesure où il peut, il s'intéresse à la science, apprend, lit de bons livres, se passionne pour la culture et s'élève intellectuellement. Le régime n'y est pour rien. Déjà, sous le tsarisme, Gorki nous avait présenté ce type humain parmi ses inoubliables vagabonds. C'est l'âme d'un peuple qui est ainsi faite, et sans doute cet appétit de connaissance et de beauté serait-il plus grand encore sans l'étouffoir de la censure permanente et la direction calculée qui caractérise l'attitude du gouvernement soviétique.

Ce comportement, cet intérêt contraste avec ceux, pris globalement, des habitants des pays riches d'Occident. Une enquête récente nous apprendait que cinquante-huit pour cent des Français ne lisent pas de livres, et que parmi les autres la majorité n'en lit qu'un ou deux par an. Encore, faudrait-il savoir la qualité de ce qui est lu. Celle des journaux à grand tirage est un indice révélateur.

Le peuple de ce pays est-il un peuple fatigué, vidé de sa valeur humaine ? C'est en partie possible, et dans ce cas il faudrait prendre conscience de ce symptôme de décadence afin de réagir pendant qu'il est temps. Mais le capitalisme y est indifférent, et l'Etat, même s'il fait quelques efforts indéniables, ne peut remplacer l'initiative de la collectivité, l'absence d'élan général.

Surtout, le facteur nouveau qui explique cette espèce d'indifférence envers la véritable culture, celle qui est désintéressée et qui meuble l'esprit tout en l'élevant, s'explique, elle aussi, par la tendance au moindre effort érigée sinon en principe, du moins en pratique de plus en plus généralisée. Hors ce qui concerne les connaissances professionnelles, le pourcentage d'un très grand nombre de ceux qui ont reçu une instruction assez poussée, souvent très poussée, et qui aiment les livres ayant une valeur réelle, est loin d'être élevé. Si nous en croyons ce qu'il nous est permis de constater, les romans de la série noire l'emportent largement. Jamais on n'a vu une telle floraison d'histoires criminelles et policières, dignes de l'âge mental de pré-adolescents, aux mains de messieurs importants, graves et instruits.

Autrefois, ce genre littéraire avait avant toute une clientèle populaire ; il était la pâture des masses incultes que les livres de Balzac, de Paul Bourget, de Zola, de Maupassant, une histoire ou des considérations philosophiques d'Anatole France ennuyaient. Aujourd'hui, ce même genre de lecture fait la dilection d'hommes "cultivés". On donne parfois comme explication que ces hommes travaillent beaucoup, et que, en France comme aux Etats-Unis, ils cherchent par ces lectures à se délasser. Il est toujours facile d'inventer des explications, des hypothèses ou des prétextes. Mais nous sommes convaincu que les lecteurs d'Anatole France ou de Balzac travaillaient hier autant, sinon plus que les techniciens ou les ouvriers de nos jours, ce qui ne les empêchait pas d'estimer l'art et la littérature. Nous sommes convaincu, aussi, que les ouvriers russes connaissent une fatigue au moins égale à celle des lecteurs français amateurs de crimes parfaits. Même si cette fatigue n'est que physique, elle n'en joue pas moins sur les facultés intellectuelles. Ceux qui l'ont connue le savent.

Non. Un beau livre, ou un livre ayant une valeur intellectuelle demande une effort de l'intelligence, un état d'esprit se plaçant au niveau de ce qu'on lit, la vigilance de notre attention, une volonté ou un désir de pénétration et de compréhension. Il vous maintient dans le domaine de la culture, et la culture n'est pas qu'un passe-temps. Or, c'est d'être un passe-temps, qui ne vous demande pas de vous concentrer, ni d'ajouter à ce que vous êtes, à ce que vous savez, des éléments nouveaux que l'on demande à la littérature. Une tension continue de l'esprit est en contradiction avec la vie agréable, la jouissance facile et la mentalité correspondante que la tournure de la civilisation des nations privilégiées est en train de créer. L'homme ne tend pas à s'améliorer, à s'enrichir : il ne veut que jouir sans effort. Et l'effort intellectuel, comme l'effort physique est en contradiction avec la conception qu'il a de la vie. Du moins en est-il ainsi pour les couches favorisées de la population qui, parce que concentrées dans les villes, ou placées aux commandes de la société, en déterminent l'orientation et l'esprit.

Le résultat est que le professionnel de quarante ou cinquante ans se trouve, quant à sa valeur humaine, au-dessous de l'étudiant qu'il a été. L'importance de son rôle social repose sur la position acquise, mais elle n'est qu'en façade. Et cet esprit tend à gagner toute la population. Les visiteurs des expositions d'art ménager ou d'automobiles qui ne sont ouvertes que deux ou trois semaines par an sont vingt fois plus nombreux que les visiteurs des musées de peinture, d'architecture, de préhistoire ouverts toute l'année ; et encore ces derniers reçoivent-ils un public venu de tous les pays du monde. Nous ne nous érigeons pas en censeur de l'intérêt montré pour ce qui rend la vie matérielle plus facile. Nous disons que la disproportion de l'intérêt donné à ces deux genres de création humaine présente un danger pour toute une civilisation. Et une fois de plus nous demandons s'il ne vaut pas mieux en rester à un niveau de vie matérielle qui ne soit pas une obsession, et ne fasse pas rétrograder les peuples qui sont l'avant-garde de l'humanité par les conquêtes de la pensée, et les pratiques de liberté, de tolérance et d'humanisme qu'ils ont répandus sur la terre.

Nous irons plus loin. Nous avons émis quelques explications sur le retour actuel à la religion et aux Eglises de la part de nombre de gens qui ne croient ni ne peuvent croire aux légendes bibliques, même interprétées comme des symboles, de la création du monde et des raisons ou du mécanisme de sa direction. Nous commentons un jour ce retour d'un écrivain intelligent et cultivé, spécialisé dans les problèmes d'économie et de finance, et qui, par la tournure de son esprit, ne pouvait s'être sincèrement converti.

“Peut-être, me répondit-on, faut-il envisager cette évolution différemment. X n'est pas tout à fait étranger aux questions de morale personnelle. Or, il n'a pas assez de force spirituelle pour analyser ce que sa pensée agite à ce sujet, et ses études économiques l'absorbent tout entier. Alors, il tranche la difficulté en donnant à un prêtre le soin de le guider.”

Le raisonnement nous parut fondé. C'est, pour beaucoup, un trop grand effort que prendre la responsabilité de soi-même. Il est moins pesant d'en charger des hommes spécialisés. Spécialistes dans la conduite de la société et de l'industrie, ou spécialistes dans la conduite des individus et des âmes, c'est toujours, au fond, le même principe. Etre dirigé politiquement ou spirituellement, équivaut à

renoncer aux difficultés, à la responsabilité qui vous incombe. Faiblesse, paresse et moindre effort. Dans leur propagande, les prêtres catholiques ne manquent pas de rappeler que Jésus a endossé tous les péchés du monde. Cela plaît aux consciences débiles, et il est si facile de se libérer ainsi de ses devoirs !

Ces considérations s'ajoutent à celles que nous avons déjà faites sur le succès actuel de l'Eglise catholique aux Etats-Unis d'Amérique. Certaines des explications que l'on peut trouver sont positives, telle la tendance à l'universalité, certaines sont négatives, telle celle que nous exposons maintenant, car souvent l'histoire contient les faits simultanés les plus divergents dans leur esprit ou dans leur but.

Dans certaines de ses pratiques, le catholicisme s'assimile à l'administration planant sur la société et la dirigeant, à l'ère de la cybernétique qui exime les hommes de l'effort et de leurs responsabilités. Le protestantisme exige de l'individu un sens personnel du devoir, il ne pratique pas la confession suivie de l'absolution, le transfert des fautes du coupable sur le non coupable qui les fait disparaître par un tour de passe-passe. Il implique de la part du croyant son autodirection, une interprétation propre de la religion et de la morale qui en découle. Plus rigide, plus exigeant, il est, dans le domaine spirituel, en contradiction avec le doux laisser-vivre érigé en conduite universelle, ou préconisé comme une philosophie pseudo-épicurienne.

Et plus exigeant est l'athéisme qui place l'individu face au mystère non déguisé, à l'explication nue des faits de la vie et de la mort ; qui l'oblige à chercher en lui, en son intelligence, en sa conscience non appuyée sur une croyance, les raisons et la justification de son comportement. Ici, pas de loi du moindre effort ni de civilisation des loisirs. Chacun prend sur soi la charge de son comportement envers lui et ses semblables. C'est l'attitude la plus courageuse, et la plus difficile.

Mais nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que la morale de commodité, de renoncement au sens du devoir personnel, et la volonté de jouissance simultanément prônée dans l'ordre matériel se complètent, et ne sont pas étrangères aux commodités spirituelles qu'offre particulièrement le catholicisme.

•••••

## Les mécanismes sociaux

Il existe une corrélation étroite entre l'élimination, par la machine, de l'homme-producteur, ou du producteur-homme, qui est l'aboutissement des techniques se substituant à l'activité purement humaine, et l'élimination de l'homme-citoyen par le développement, la mise en place, l'impérialisme généralisé des mécanismes sociaux. L'une et l'autre se complètent. Elles impliquent le remplacement des individus créateurs, organisateurs, actifs, solidaires, et responsables, par une organisation qui, dans l'usine ou dans la Cité, agit à leur place. Dans les deux cas, la plus grande partie des hommes n'a pas à faire, ni à penser. Le travailleur-créateur, responsable pour une partie infinitésimale en ce qui concerne l'ensemble de la production, mais importante en ce qui concerne sa personnalité propre et l'exercice de ses facultés, disparaît. A l'autre échelon, le citoyen-créateur aussi disparaît. On veut lui éviter de penser à la chose, à l'administration publique, de prendre part à l'organisation des services sociaux, locaux, régionaux, nationaux, internationaux, des activités qui l'intéressent.

Or, être citoyen c'est d'abord être membre actif de la Cité, s'occuper de la vie du corps social auquel on appartient, apporter sa pensée, ses sentiments, ses initiatives, son effort, son action aux entreprises utiles, aux problèmes nombreux, dans lesquels chacun peut se spécialiser.

Prenez une simple municipalité. Elle s'occupe de la vie des enfants, de leur éducation depuis le plus jeune âge, et cela implique une organisation scolaire aux aspects multiples, qui va des crèches et des jardins d'enfants aux écoles et aux lycées divers. Elle s'occupe encore de l'hygiène, de la voirie, de l'urbanisme, des terrains de jeux et de sports, des ateliers ou des écoles d'apprentissage, de la diffusion culturelle, de la santé publique, d'une infinité d'activités qui intéressent tout le monde, et débordent le cadre primordial de la production, domaine de l'homme de métier, du travailleur. Puis viennent toutes les activités qui lient entre eux les villages, les villes, les régions, les nations.

Chaque citoyen y participe et les soutient, soit en payant des impôts, directs et indirects, qui apportent les moyens financiers nécessaires, soit encore en nommant le corps de direction administrative composé par des hommes appartenant ou non à des partis politiques ayant des programmes plus ou moins précis.

Dans ce dernier cas, il y a délégation de pouvoirs. Les conseillers municipaux et les maires étant nommés — ou les députés et les sénateurs si nous nous plaçons au point de vue national —, les électeurs n'ont plus, en principe, qu'à laisser faire jusqu'aux élections suivantes. Leur activité n'a duré que le temps de voter. Ils

redeviennent ce qu'ils avaient été : des citoyens passifs. Pas intégralement, pour certains, dont le degré de citoyenneté dépend du degré d'activité, c'est-à-dire, en premier lieu, du contrôle qu'ils exercent sur ceux qu'ils ont délégués et qui agissent en leur nom ; en deuxième lieu, de la participation qu'ils prennent, souvent bénévolement, à ce qui se fait dans la sphère où ils se meuvent. De ces trois comportements — passivité, contrôle, participation — , il est évident que le dernier est celui qui donne au plus haut degré à un homme le droit de s'appeler citoyen.

Mais dans une ville, comme dans une nation, les activités sociales non professionnelles ne sont pas limitées à ce que font les pouvoirs établis, les techniciens, les employés, les fonctionnaires officiels. Nombre d'entre elles sont aux mains d'institutions de toutes sortes : sociétés culturelles, sportives, de bienfaisance, de secours mutuels, associations, clubs, etc., qui complètent l'œuvre officielle, et souvent la devancent. Ces sociétés diverses se chiffrent par centaines de mille, tant en France que dans d'autres pays. Aux Etats-Unis, ce sont elles qui, sous différentes formes (coopératives locales de stockage, d'utilisation du froid, bibliothèques, sociétés sportives diverses, associations de parents d'élèves, institutions de bienfaisance, etc.) maintiennent dans les petites villes une activité de base vivante et vigoureuse.

On voit l'immensité du champ d'action qui permet, dans chaque pays, à des millions et des millions de personnes, de s'élever au-dessus d'elles-mêmes, de vivre une vie plus utile et plus intense, d'avoir un large horizon, une ample compréhension de la vie. Et si nous nous élevons davantage dans la prise en charge, mentale ou effective, des responsabilités sociales, si nous étendons le cercle de nos préoccupations et nos activités à des sociétés de plus en plus nombreuses, dont nous faisons partie intégrante, notre sens moral s'enrichit, s'élève, s'épure.

Encore une fois, c'est dans la vie même, socialement et noblement vécue, que nous trouvons une des sources les plus riches de la morale humaine, de la véritable éthique.

Mais les panorganisateur menacent de tarir aussi ces sources. Seule compte pour eux l'efficacité des mécanismes. Toujours, dans leurs desseins, ces mécanismes doivent être aux services des hommes. Ils sont le moyen, notre bonheur sera le but. Hélas, dans ce cas comme dans tant d'autres, le moyen devient une fin en soi. Ainsi le "moyen" parlementaire du socialisme démocratico-étatiste a fait oublier le socialisme tout court. Les mécanismes sont si prenants, si tentants, si passionnants ! Cela rappelle l'automobiliste pour qui la griserie de la vitesse est plus importante que le paysage et devient le but du voyage.

Ajoutons la griserie du pouvoir. Si les uns veulent sincèrement, au départ, assurer notre bonheur en nous faisant appliquer juste dans ses extrêmes conséquences la loi, devenue théorie, du moindre effort, les autres sont fous d'autorité, de domination. La volonté de pouvoir, dont parlait Nietzsche, est un des grands éléments moteurs de l'histoire. Peu importe qu'elle se manifeste par des moyens politiques, administratifs, organisationnels ou techniques : les quatre, du

reste, se confondent assez souvent. D'autres fois ils se combattent, et leurs rivalités nous empêchent de capter ce qui leur est commun. Toutefois, ne nous y fions pas. Le technocrate de nos jours est plutôt hostile au député, et même parfois antipoliticien, mais une même psychologie le guide : celle du dominateur. Nous sommes effectivement entrés dans l'ère des organisateurs, à un degré qui varie encore beaucoup selon le stade d'évolution de la structure économique des nations, mais cette ère peut être encore plus liberticide que celle représentée par les partis politiques. Ceux-ci, par leur nombre même, impliquent une variété de pensée pouvant s'exprimer, une possibilité de choix, entre diverses opinions, divers programmes, le droit à la critique, et chaque parti (à moins que nous ne soyons dans un régime totalitaire) est plus ou moins sensibilisé aux réactions de ses membres et de la population.

Les organisateurs-rois, les technocrates ne courent pas le risque de telles difficultés. Leur régime ne répond et ne répondrait qu'à leur vision, leur conception des choses, leur volonté, leur bon plaisir, "Efficacité d'abord", selon ce qu'ils entendent par efficacité, tant dans l'organisation de la production d'objets consommables que dans l'administration publique.

Les deux choses arrivent même à se confondre, et il n'est pas étonnant que l'école abondanciste, subjuguée par les techniques de production qui remplacent l'homme, confie à l'Etat les moindres détails de l'organisation de la société de ses rêves. Mais c'est surtout le socialisme autoritaire, découlant des conceptions de réalisation marxistes (15) qui a intoxiqué la société de mécanisme social. L'Etat doit tout faire. Les ministères, les départements divers, l'administration, la bureaucratie, le tout fonctionnant de haut en bas, couvriront la nation, s'étendront, domineront, fonctionnariseront tout : nous marchons ainsi vers un impérialisme technico-bureaucratique qui pensera, orientera, dirigera, décidera.

A l'Etat l'organisation de toutes les branches de la production, industrielle et agricole, dans chaque région, dans chaque métier ; à l'Etat les principes et les méthodes techniques de distribution ; à l'Etat de décider le nombre de locomotives, de wagons, de chemins de fer, d'automobiles, d'avions, de livres. A l'Etat le soin d'établir tous les programmes d'enseignement, et la façon dont cet enseignement devra être donné ; à l'Etat l'organisation des services sanitaires dans tous leurs aspects, nationaux et internationaux. Plus de vie locale, plus de vie régionale, plus d'autonomie (fatalement relative) des industries ou des métiers, plus de participation directe des citoyens aux affaires publiques, si petite que soit la sphère dans laquelle ils se mouvaient. Voyez l'U.R.S.S. : le Plan décide que l'on devra produire tant de milliers de kilomètres de tissus de laine, de telle ou telle qualité, tant de cotonnades, tant de soie : ni plus, ni moins. L'esthétique du vêtement est aussi décidée par l'Etat. Si bien que presque toutes les paysannes vont en haillons, et les voyageurs déclarent que l'habillement des masses soviétiques est fruste et morne — car il dépend des autorités de la machine étatique qui décident des couleurs des robes et de la forme des pardessus. On dispose de chaussures, de bottes, de chaussettes, de bas, de linge de corps et de casquettes selon ce qu'ordonnent les auteurs du Plan. On mange de la viande de bœuf, de porc, de mouton, des pommes de terre, des choux, des betteraves, du fromage, des fruits — exceptionnellement — , on boit de l'eau, du lait, de la vodka, on lit les livres de tels ou tels auteurs (pas d'autres), on voit telles ou telles

pièces de théâtre, on habite tel genre de logements, on ne connaît que les informations de presse ou radiodiffusées filtrées par la censure, on ne jouit que de tel genre de vacances, qui plaisent à l'Etat, on touche telle ou telle retraite et l'on est enterré dans la sorte de cercueil que l'Etat décide.

Cette énumération, combien incomplète (nous pensons par exemple à l'échelle des salaires appliquée obligatoirement dans chaque métier et aux catégories sociales diverses) montre la profonde immoralité de la domination des mécanismes sociaux, dont l'U.R.S.S. est, de nos jours, le modèle achevé. Car ceux-ci, même en prétendant le servir, ignorent l'homme, heurtent et détruisent ses goûts, bafouent sa dignité, en supprimant son intervention, son goût individuel, sa conscience, son intelligence et sa volonté comme membre actif de la société. Cela nous aide à comprendre pourquoi nous donnons tant d'importance à la participation effective, directe et indirecte des hommes dans toutes les affaires concernant les collectivités humaines. Nous saisissons mieux la réalité et l'importance de cette source de morale, et que la supprimer c'est nous abaisser au rang d'idiots bienheureux... ou malheureux.

L'étude du déclin de toutes les civilisations passées montre comment, à mesure que la machine étatique s'emparait de la direction de la société, de sa vie économique autant que culturelle et politique, l'esprit civique a reculé. Cela était fatal. Seuls ceux qui ont en charge la marche des activités diverses sont liés par une responsabilité, individuelle ou sociale, ou les deux à la fois selon les cas. Ils ont donc intérêt à ce que les choses soient *bien*, et non pas *mal* faites. Leur responsabilité n'est pas seulement matérielle, elle est aussi morale, les activités pratiques s'entrelaçant avec les répercussions sociales qui en découlent. Mais quand la machine extérieure aux hommes, placée au-dessus d'eux, prenait tout en main, ceux-ci se désintéressaient des résultats. Et ils s'en désintéresseront fatalement, se contentant d'exiger de l'Etat des satisfactions matérielles croissantes, en s'efforçant de lui donner de moins en moins. Tel a toujours été, tel sera toujours le comportement général.

Si nous ajoutons qu'à l'intérieur de la machine, les fonctionnaires ne devant rendre de comptes qu'à eux-mêmes, et ayant toujours recours à l'augmentation des impôts pour faire face aux déficits, se conduisent avec une responsabilité plus qu'atténuée, il en résulte que la domination de la machinerie étatique conduit à la semi-paralysie, puis à la paralysie complète, conséquence de la disparition du sens moral qu'elle a engendrée.

•••

Nous saisissons mieux maintenant que l'éthique n'est pas contenue uniquement dans des préceptes abstraits et que même ceux-ci, pour excellents qu'ils soient, seront inappliqués et inapplicables s'ils sont en contradiction avec le mode de vie et d'organisation des hommes et des collectivités humaines. L'un et l'autre doivent être fondus harmonieusement et, une fois de plus, c'est le sens moral qui doit, avant tout, guider la vie matérielle. C'est pourquoi il est indispensable de se dresser contre les mécanismes sociaux qui ignorent ce qui fait que l'homme soit un homme, et qu'au-dessus d'eux et de leur action il y a l'art de

la vie. On nous objectera peut-être l'imperfection d'une organisation de la société où les diverses institutions pourraient accuser des lacunes nuisant à l'ordre général qui est inséparable de la liberté, entendue au sens civilisé du mot. A cela, nous répondrons :

a) Que nous sommes partisans, dans toute la mesure nécessaire et possible, de l'unité humaine et de l'harmonie dans les rapports des hommes et le fonctionnement de la société. Le problème posé — il l'est depuis longtemps — est de concilier l'exercice des droits individuels et la marche des structures collectives dont nous affirmons la nécessité et dont nous nous sommes occupé dans d'autres études ;

b) Que la mécanisation technico-étatiste est une source de désordres différents, mais beaucoup plus graves, car l'oppression est un désordre en soi, dont tous les membres de la société souffrent par la mutilation multiforme de leur liberté et la souffrance imposée à leur personnalité. En outre, dans le domaine économique il est prouvé, entre autres exemples, que c'est par dizaines de millions de tonnes qu'en U.R.S.S. les céréales pourrissent annuellement, tandis que le pourcentage des machines rendues inutilisables en peu de temps y est énorme. En allant plus loin, on peut affirmer que toute la structure même de l'économie est l'image du désordre en ce sens qu'elle n'est pas faite pour, en premier lieu, satisfaire aux besoins de la population. Dans l'empire soviétique, l'industrie légère, qui apporte les éléments nécessaires à l'existence de tous, continue d'être sacrifiée au bénéfice de l'industrie lourde, dont le but est d'assurer les armements pour la domination intérieure et extérieure, la guerre et la conquête. Le désordre est bien organisé : il n'en est que plus grand ;

c) Enfin, que même si l'organisation des choses pouvait, parce que non surmécanisée, être défectueuse aux yeux des technocrates, mieux vaudra toujours cette imperfection à la destruction de la liberté, à la dégradation de l'humanité.

•••••

## Conclusion

L'éthique moderne contient des principes essentiels qui remontent aux premières collectivités et aux premiers rudiments de civilisation ; dont on trouve même l'équivalent ou les racines dans les pratiques de sociabilité des communautés animales, particulièrement chez les mammifères. Renoncer aux principes, qui impliquent le respect d'autrui, de l'équité, de la justice, c'est sombrer dans le vide ou dans l'abîme. Mais leur interprétation varie avec l'évolution de ce qu'on entend par le juste et l'injuste, le bien et le mal (ou les formes du bien et du mal), la bonté, la droiture, toutes les attitudes du caractère moral appliquées dans la pratique de la vie.

Cela nous oblige à des apports nouveaux, c'est-à-dire à un épanouissement humaniste de l'éthique, et nous croyons avoir démontré qu'il n'y a pas d'avenir pour une société qui, dans son ensemble, n'est pas guidée avant tout par une morale supérieure, appliquée au comportement individuel et social de ses membres.

Les inventions scientifiques et techniques, les progrès dans l'ordre économique ne feront que nous précipiter davantage vers la décadence si le contrôle et la direction de notre conscience ne s'imposent pas à notre intelligence, à notre volonté, à notre imagination, nos besoins et nos désirs. La mort des civilisations passées et ses causes subjectives, si fréquentes, doivent toujours être présentes à notre esprit, ainsi que nos responsabilités envers les générations futures.

Dans une société normalement organisée du point de vue matériel, en plein essor du point de vue intellectuel, le caractère primordial de ce problème revêt l'aspect de l'idéal. Un idéal, dans la mesure où il est humain — c'est de ce seul point de vue qu'il nous intéresse — est toujours tendance ou volonté d'élévation, d'au-delà supérieur. Sans quoi, il y a stagnation dans l'égoïsme indifférent, et la vie devient passe-temps banal, limité à des satisfactions élémentaires et végétatives. Qu'ils soient sortis du peuple ou des classes aisées, ce sont toujours les idéalistes qui ont tracé la voie au progrès des civilisations.

Au sein de nos sociétés modernes, qui s'organisent de plus en plus, l'idéalisme a de moins en moins de place. Dans les pages qui précèdent, nous avons pris souvent l'exemple des Etats-Unis parce que les nations industrielles suivent toutes, selon leurs possibilités, le même chemin. L'organisation éminemment matérialiste de notre époque l'emporte sur le progrès moral qui est pourtant, lui aussi, un fait indiscutable dans certains aspects de la vie sociale. Ainsi, d'une part, nous voyons l'adoucissement général des mœurs s'étendre et

justifier l'espérance d'un meilleur avenir ; d'autre part, l'obsession des seuls plaisirs sensuels et superficiels se généraliser avec des conséquences qui ouvrent le chemin du néant.

Le bien-être économique pour tous fut un idéal à une certaine époque, et il le demeure dans une grande partie de la population du monde non seulement pour ce qu'il est en soi, mais encore parce que lié au triomphe de la justice ou d'un certain degré de justice. Toutefois, l'expérience nous révèle que quand une population atteint ce bien-être, il n'y a plus de rêve social qui suscite l'enthousiasme et le don généreux de soi-même, l'élan du cœur ou l'intérêt pour les choses qui n'apportent pas une jouissance matérielle quelconque.

“Notre jeunesse n'a pas d'idéal” écrivait récemment le grand journaliste nord-américain Walter Lippman. C'est en grande partie vrai, car on a commis l'erreur de croire qu'il suffisait d'élever le standard de vie pour élever l'homme. L'automobile ou l'avion ne suffisent pas à donner une valeur à la civilisation.

L'homme non décadent, l'homme en puissance d'ascension ou chez qui la dignité demeure vivace, ne peut se contenter de profiter animalelement des biens matériels qui lui sont fournis. Mais, sur le plan humain, quel aliment donner aux aspirations supérieures quand tous, ou à peu près tous ceux qui vous entourent ont atteint ou atteignent un niveau de vie qu'il n'est ni nécessaire, ni utile d'améliorer ?

Il y a encore des inégalités sociales à combattre, une meilleure distribution de la production générale à réaliser, surtout si nous sommes solidaires de notre espèce à l'échelle planétaire. Cela implique à la fois qu'on renonce pour soi à l'abondance, et que chacun prenne part au combat pour l'égalité. Mais simultanément un autre idéal est nécessaire, car nous ne sortirons pas de la vie matérielle, nous ne maintiendrons pas l'homme au-dessus de sa conduite animale, et tôt ou tard la décadence surviendrait inéluctablement.

Le combat pour la justice économique diminue de plus en plus dans les pays “évolués” — laissons à part le caractère de leur évolution — où certains mécanismes sociaux étendent leur action. Des institutions officielles, des législateurs, des administrateurs, des fonctionnaires persuadent aux intéressés directs qu'ils n'ont pas à faire les choses par eux-mêmes, encore moins à s'agiter : une minorité de spécialistes agit à leur place et rend inutile, ou à peu près, l'intervention des intéressés indirects. Il ne reste plus qu'à se croiser les bras. Même de ce point de vue, l'idéalisme, n'ayant pas de champ d'action, s'étirole et meurt.

Mais quel autre idéal, quel motif de noble aventure offrir à la jeunesse, aux hommes désireux de lutter et de se dépasser ? La planète est conquise, et l'exploration du cosmos qui ne constituerait du reste pas une cause de meilleurs comportements humains, ne tentera jamais qu'une minorité. Quelle route tracer pour l'avenir ?

Car ce n'est pas seulement pour la période actuelle, ni les seules prochaines décennies qu'il faut trouver des normes morales, une éthique qui marque sa route à l'humanité, mais pour la continuité des générations. Et ce n'est pas non plus hors

de notre espèce, dans le monde du rêve et de l'imagination, le nirvâna ou la sagesse bouddhique qui ne peut être la nôtre qu'il faut chercher l'idéal. C'est à notre échelle, vivante, vibrante et terrestre. Il faut une raison de vivre morale, qui donne à l'esprit assez de joie et soit assez intense pour que les hommes, ou une partie d'entre eux, dont le comportement répercute sur tous leurs semblables, ne recherchent pas de diversions désespérées.

C'est dans la vie, la pratique et l'organisation de la vie qu'il faut chercher et trouver. Nous avons dit que la femme-mère a une raison morale de vivre, même si elle n'en a pas conscience, car elle crée la vie, lui donne une forme, aide à son développement, la modèle et l'embellit. L'éthique est là, naturelle comme elle est dans toute création faite avec amour.

Cet exemple de base peut nous montrer le chemin, ou nous inspirer, du moins en grande partie. Il faut savoir apprécier en leur profondeur les simples valeurs humaines. Pour être simples, elles n'en sont ni moins belles, ni moins authentiques. Mais dans notre hantise de nouveautés grandioses, savons-nous toujours nous en apercevoir, et n'est-il pas nécessaire de savoir y revenir ? Les sources de joie les plus pures, les plus réelles, les plus enrichissantes sont celles qui viennent non pas des mécanismes et des mécaniques fabriqués par l'homme, mais de ce qui est vivant : fleurs, plantes, animaux, êtres humains surtout. Car nous sommes des vivants et la vie aime avant tout la vie. Ce qui touche le plus notre cœur, nos sentiments, ce qui éveille en nous les émotions les plus intenses, ce sont les affinités que nous avons avec nos semblables, d'être humain à être humain, enfants, femme aimée, amis et frères du cœur. Rien n'est plus beau que l'émotion partagée, que des cœurs battant à l'unisson. Méfions-nous de ce qui éloigne l'homme de l'homme : l'espèce, en sa valeur, ne peut qu'y perdre.

L'idéal humain, le but pratique qui demande une morale supérieure accessible à l'homme moyen, susceptible d'alimenter une éthique réelle, ne peut pas, ne doit pas s'écarter de l'humanité, de la vie sociale, de l'organisation de la société au bénéfice de tous les hommes. Ce dernier point, surtout, est important. C'est un principe vérifié en pédagogie qu'il faut donner aux individus des responsabilités afin de leur faire acquérir la conscience de leurs droits et de leurs devoirs, pour que leur dignité soit satisfaite, pour que leur satisfaction les encourage et les soutienne. Le chemin pris par les vastes systèmes d'organisation étatique est à l'opposé de ce principe. L'Etat tentaculaire organise la société : ce n'est pas la société qui s'organise, ce ne sont pas ses membres qui en sont gestionnaires. Le citoyen n'a plus, chaque jour davantage, qu'à obéir passivement à d'innombrables fonctionnaires, qui obéissent à leurs supérieurs, lesquels, au haut de la pyramide hiérarchique, sont soumis à une poignée de gouvernants et de grands organisateurs.

Dans ce système, l'étatisme foule aux pieds l'humanisme. La répercussion dominante en est l'absence de l'entraide directe, le marasme civique, et celui des esprits qui conduit infailliblement à la seule recherche des jouissances faciles, utilitaires et animales. Que reste-t-il d'autre ?

Or, il y a dans la société d'innombrables activités diverses, d'innombrables

besoins à satisfaire, d'assez nombreuses œuvres à entreprendre et à accomplir pour que toutes les volontés créatrices trouvent un champ ou plusieurs champs d'action qui peuvent, à des échelles diverses, les satisfaire. L'action, la pensée, la volonté dirigées dans ce sens permettront mieux de comprendre en quoi consistent l'intérêt général, la nécessité et la satisfaction de le servir. En quoi consistent aussi la morale et l'éthique individuelles.

C'est dans la mesure où l'Etat reculera, dans la mesure où l'humanisme libertaire, qui consiste à donner la prééminence à l'homme et aux hommes sur l'organisation impersonnelle, avancera, que le besoin d'activité propre à la nature humaine pourra s'exercer. Alors, les superjouissances, les superindustrialisations et les superfolies seront en grande partie éliminées, car l'homme trouvera d'autres raisons d'être individuelles, et une conception de la vie qui l'écartera de l'impasse où il risque de s'enfermer.

Que la société soit faite "pour" les hommes ne suffit pas à nous rendre libres, dignes et humainement heureux. Il faut qu'elle soit faite "par" les hommes, même si nous courons le risque d'imperfections techniques. Car, nous le répétons, la valeur humaine compte plus que celle des produits dont nous pouvons disposer. L'oublier, répétons-le aussi encore, c'est aller à la décadence.

Il y a une qualité de bonheur, et même de plaisir qu'il faut savoir choisir. L'expérience révèle qu'être heureux peut ne pas être ce qui mérite le plus de considération, si l'on attende à notre condition supérieure, si nous nous transformons en larves, si ce qu'on croyait une solution de comportement entraîne des difficultés inattendues et qu'il faut résoudre, des dangers auxquels il faut parer. Certains ont trop cru que l'idéal était une société dans laquelle tout nous serait donné sans effort, ou le serait à nos enfants. A l'expérience, il en résulte des reculs dangereux. Sachons en tirer les conséquences.

Il n'est ni ne sera de collectivité digne et libre sans un degré nécessaire de responsabilité de ses membres. Mais la responsabilité est aussi une abstraction si elle ne se traduit pas par des activités conséquentes, individuellement et socialement utiles. Une attitude morale doit être avant tout une attitude pratique. Sans la participation consciente de chacun à la vie collective, dont chacun tire ce qui l'enrichit et lui permet de développer sa personnalité, il n'y a pas de collectivité libre. Car la liberté consiste avant tout à *vouloir et pouvoir* agir dans le sens que notre intelligence, notre esprit, notre capacité créatrice, notre besoin de nous perfectionner et d'être utiles impriment à nos actes.

De ce point de vue, le socialisme d'Etat constitue un danger mortel. S'il est vrai que l'insécurité permanente de l'économie libérale, avec les injustices si souvent horribles de la lutte pour la vie entre les hommes, doit faire place à une organisation qui assure à chacun, dès sa naissance, les moyens d'existence et de développement nécessaires, ce droit la vie ne doit pas donner lieu à des modalités d'organisation qui annulent l'homme dans sa personnalité. En ce sens, le marxisme, se basant à peu près exclusivement sur l'économisme historique, a fait un tort immense à la cause du socialisme. Car il ne suffit pas que Marx ait écrit, dans sa jeunesse : "La racine, c'est l'homme", s'il l'a complètement oublié en construisant, par la suite, son système.

•••

La civilisation est équilibre : équilibre entre les activités et les jouissances matérielles, intellectuelles, artistiques, esthétiques, morales, affectives, individuelles et collectives. Entre les droits de l'individu et ceux de la société, le respect et l'amour de tout ce que le passé nous a légué de valable, les innovations réclamées par le présent, et l'intérêt de l'avenir. Cet équilibre ne peut être déterminé, ni maintenu, sans une philosophie de sagesse correspondant d'abord à notre époque, et qu'il faut, mettre au point ; ni sans une conception adéquate de vie dont l'élaboration doit être avant tout l'œuvre de notre conscience et de notre raison. Lorsque nous ne sommes guidés que par les lois, les codes, les règlements, il y a, chez nous, atrophie de nos facultés intrinsèques, de notre valeur d'hommes. Et la loi du moindre effort qui l'emporte alors sur celle de l'activité, devient l'antichambre de la mort.

Luttons pour plus de justice, pour la pratique de la fraternité, l'amélioration des relations humaines, le fonctionnement toujours perfectible d'une société humanisée. Que notre éthique soit aussi une esthétique, celle de l'homme intégral, atteignant à la plénitude de sa personnalité, dans l'harmonie et la noblesse de ses facultés les meilleures.

•••••

## **Note complémentaire**

Notre inclination personnelle au sentiment collectif, à la vie sociale, à l'esprit de solidarité envers l'espèce, dans le temps et dans l'espace, mis en relief par les hommes de science qui ont étudié les faits, dans l'histoire de l'humanité et la vie des différentes espèces, et l'origine et la genèse de la morale, nous a fait particulièrement insister sur ce que représente la participation au bonheur ou le respect du droit d'autrui. Nous sommes convaincu que là sera toujours la meilleure source de la morale. Mais en approfondissant les perspectives qui en découlent, on peut nous objecter que si tout le monde s'occupe du bien que l'on peut faire à tout le monde, un moment doit forcément venir où, quelle que soit la perfection de la société, une certaine saturation rendra inutile les activités ou les comportements qui permettent l'apparition de ces fruits de bonté et de générosité nés de notre cœur et de notre conscience. Pour qu'une personnalité, riche de sentiments sociaux, donne toujours, il faut que d'autres aient besoin de ses dons. Mais si ceux-ci deviennent innécessaires, de par l'évolution de l'espèce et l'amélioration de la vie sociale, qu'advient-il ? Quand tout le malheur, ou la nécessité de solidarité seraient éliminés de la terre, parce que chacun ferait ce qu'il devrait faire (en admettant que chacun apporte dans ses cellules germinales les aptitudes nécessaires, ce qui semble encore bien improbable), ne se produirait-il pas un appauvrissement des sources de la morale supérieure, humaine et généreuse, qui en général est jusqu'à maintenant la seule valable ?

Certes, l'enfant, le monde des enfants, fleur et continuation de l'humanité à travers le temps, sera toujours un but immédiat et merveilleux ; et le culte de l'enfance sollicitera toujours, chez les individus non biologiquement décadents, leur noblesse et leur pureté. Mais sera-ce suffisant ? N'y a-t-il, ne peut-il y avoir une autre source de morale que celles déjà existantes, une conception, une méthode qui seraient un complément nécessaire ?

Nous avons parlé de la dignité de l'homme, et peut-être en avons-nous donné une définition insuffisante, parce que la notion intégrale de cette dignité n'est encore ou assez formulée, ou assez répandue. L'homme est grand non seulement par sa pensée et sa faculté de penser, mais surtout parce que, grâce à son don d'abstraction, il embrasse dans son esprit, son imagination, son intelligence ; parce qu'il a créé et peut créer grâce aux connaissances par lui acquises, à ses recherches, à son travail.

Au commencement était le verbe, dit la Bible ; au commencement était l'action, corrige Goethe par la bouche de Faust. Non : au commencement était le mouvement purement physique et mécanique. L'action est venue après avec l'intelligence et la pensée, car elle est mouvement conscient volontaire, réfléchi, dirigé. Telle est la grandeur intrinsèque de l'homme. D'autres êtres, inconnus de nous jusqu'ici, vivant dans des mondes auxquels nous n'avons pas accès, embrassent peut-être davantage. Alors, ils seraient plus grands encore : cela n'enlèverait rien à l'homme lui-même.

Mais celui-ci n'est pas grand seulement par cette possibilité de préhension et de compréhension du présent, du passé, de l'avenir du cosmos et de la vie sur la terre. Il l'est à la fois par les possibilités immenses d'intelligence, d'imagination, de sensibilité, de vouloir, de réalisation, de beauté qui sont en lui. Considéré dans ses facultés multiples, il constitue une merveille unique dans la nature jusqu'à maintenant connue de nous. Et la morale personnelle, l'éthique individuelle consistent aussi à ce qu'il en prenne conscience, à développer dans leur plénitude harmonieuse toutes les richesses que la vie a mises en lui, ou qu'il a fait naître ou se développer en lui. Ne pas poursuivre, dans un bel effort continu, les développements, les réalisations que permettent nos possibilités innées ou héritées, c'est trahir notre nature et notre destin.

Développement de l'intelligence par le savoir et la connaissance scientifique ; par la culture morale et l'assimilation des arts, de la musique, de la sculpture, de la peinture, de la poésie, de la littérature ; développement de notre sensibilité par les contacts fraternels avec nos semblables, par l'amour des êtres qui nous sont chers, et ne sont pas seulement les êtres humains, par la compréhension de la nature, et cette fusion de notre moi avec tout ce qui est beau, et bon, qui émeut le meilleur de ce qui est en nous.

Le degré, maintenant atteint, pour des raisons techniques et sociales, de diffusion de l'instruction, de toutes les formes de la culture et de la pensée, nous permet de cultiver des trésors dans notre personnalité. Etre un homme aussi complet, aussi bellement que possible, prenant conscience de ses possibilités d'homme et les accomplissant, sur cette planète au milieu de ses frères, les hommes, dans une attitude d'élan, de volonté, qui nous rende solidaires sur ces plants supérieurs... Cela ne remplacera, ni n'éliminera les sources biologiques de la morale jusqu'ici prédominantes, et qui sans doute seront toujours nécessaires, mais cela doit être une source complémentaire, dont l'action bienfaisante sera de plus en plus nécessaire.



---

## Notes

(1) On peut nous objecter que ces affirmations supposent implicitement une attitude pessimiste

quant aux résultats de l'éducation. Non. Simplement il ne faut ni exagérer, ni mésestimer le rôle de cette dernière. La pédagogie ne peut faire naître, pas plus dans le domaine moral qu'intellectuel, des facultés qui ne sont pas dans l'individu, et qui dépendent uniquement des conditions biologiques, ou quimico-biologiques, parfois même instables. Mais elle peut éduquer les facultés existantes, provoquer, quand il est possible, leur développement, voire les faire affleurer à la surface des éléments divers et souvent opposés qui composent la psychologie d'un individu. L'influence extérieure ne peut agir que sur ce qui existe, mais on ne saurait en nier ni la grande utilité, ni la nécessité.

(2) Et encore, l'enquête menée sur les agissements du superboureau Eichmann a prouvé que celui-ci avait dû "perfectionner" les moyens d'extermination des juifs, les bourreaux nazis étant devenus rétifs aux assassinats qu'on leur ordonnait.

(3) Il peut y avoir une éthique individuelle, ce qui n'est pas la même chose.

(4) Le mot " âme " peut sembler choquant sous la plume d'un athée. Le rationalisme étroit a tellement desséché notre raisonnement et notre vision de la vie qu'on ne comprend plus, dans les milieux incroyants, que ce n'est pas parce que les croyants emploient un mot qu'il ne doit rien signifier pour les autres.

(5) Naturellement à condition que les moyens employés soient honnêtes.

(6) C'est au nom du Christ que se sont produites les grandes révolutions du Moyen Âge, tel le soulèvement des paysans anglais comme conséquence des théories de Wicleff, et la Guerre des Paysans en Allemagne. C'est au nom du Christ que fut établi le régime communiste nullement autoritaire des Frères Moraves, et aujourd'hui une grande centrale syndicale comme la Confédération Générale des Travailleurs chrétiens est souvent plus à gauche que le réformisme socialiste.

(7) Voici un exemple de symptôme de décadence qui échappe à l'ensemble des habitants d'un pays. En 1960, et en France, sur 13 417 260 ménages, 7 961 040 sont stériles. Et c'est surtout dans les classes aisées, cultivées, qui pourraient le mieux avoir des enfants et les élever dans d'excellentes conditions, que cette stérilité domine. Il en résulte que les catégories sociales les plus pauvres, qui se trouvent dans les pires conditions physiques, physiologiques et mentales se chargent de perpétuer la race, souvent par l'appât des primes et des allocations sociales. Si les conditions économiques générales continuent de s'améliorer, si le " lupemproletariat " ou le prolétariat diminue, il est aisé de prévoir que la qualité humaine des naissances diminuera encore. L'effort de l'Etat pour compenser le déficit qualitatif sera insuffisant. Pourquoi ce renoncement à la procréation qui naturellement ne devrait pas être inconsidérée ? Les causes en sont complexes. Mais l'une d'elles est certainement le renoncement inconscient à la vie, car biologiquement ce qui ne se reproduit pas est déjà mort, et aussi, sans doute, l'amour du plaisir tranquille qui fuit les responsabilités de la vie.

(8) Alors qu'elle luttait encore pour la " reconquête " et sa " libération nationale ", l'Espagne avait déjà entrepris la conquête et l'asservissement de la Sicile et de l'Italie, alors beaucoup plus civilisées qu'elle.

(9) Répétons que le catholicisme fait aux U.S.A. des progrès foudroyants. Cela ne semble pas améliorer le niveau moral.

(10) En 1960, on calcule que la publicité commerciale coûte, aux U. S. A., 12 000 francs par habitant. C'est-à-dire, au total, 2 160 000 000 000 francs. Tout cela pour inciter des gens à des achats qu'ils savent très bien faire eux-mêmes, et trop souvent à des dépenses innécessaires qui deviennent un besoin artificiel, mais impérieux, et s'incorporent à la " nature ", toujours en formation, de l'homme.

(11) Observons que ces nations ne sont pas, elles mêmes, sorties de la morale capitaliste, et ne protesteraient pas si elles ne bénéficiaient des pratiques qui en découlent.

(12) Pourtant, depuis quelques années, une évolution rapide se produit chez une grande partie de la population des Etats-Unis qui cherche dans le travail artisanal à domicile un dérivatif au travail

mécanisé supplantant l'homme, et, d'autre part, s'efforce de plus en plus à vivre à la campagne. L'automobile favorise cette évasion.

(13) Nous n'oublions pas que les travailleurs des industries intéressées seraient et sont les premiers à protester contre cette réduction de leur travail. Non seulement parce que cela les condamnerait au chômage, mais parce qu'ils n'aiment pas, ou ne veulent pas changer de métier, dût la société en pâtir. Ils sont, eux aussi, indifférents au sort des autres, et l'égoïsme corporatif qui n'est qu'un aspect de l'égoïsme humain, commande leur attitude. L'hypothèse dont nous analysons les conséquences demande de profondes transformations dans la structure et les buts de la société. Mais ces transformations sont impossibles si une partie, la partie la plus dynamique de l'humanité, n'atteint pas auparavant le niveau moral nécessaire. Il ne suffit ni des modifications technico-économico-structurelles, ni d'une poignée de guides se transformant en dictateurs pour créer un monde meilleur. Il faut un certain pourcentage d'hommes ayant avant les qualités nécessaires. En absence de ces qualités, toute tentative de transformation n'aboutira qu'à un échec.

(14) Naturellement il a fallu et il faut, pour cette création, des matériaux fournis par le sol et le sous-sol. Les Esquimaux ne peuvent pas grand-chose en ce sens, non plus que les habitants des régions tropicales, qui sont écrasés par le climat ou n'ont pas de matières premières à leur portée.

(15) Nous savons que l'on peut, documentalement, faire dire à Marx des choses bien différentes, et qu'il les a écrites. Mais ce qui compte c'est la pensée, théorique et tactique, qu'il a mise en route pour interpréter et faire l'histoire.

## TABLE DES MATIÈRES

Nécessité et rôle de l'éthique  
Éthique et morale humaine  
Les sources  
La vérité  
Ferments de dissolution  
La conception du bonheur  
La menace technocratique  
L'appauvrissement spirituel  
Les mécanismes sociaux  
Conclusion  
Note complémentaire